

Author Autin, A.
Class. No. PQ 2199.Z5 AUT
Accession No. 10308



QUEEN MARY

AND WESTFIELD COLLEGE
UNIVERSITY OF LONDON

THE LIBRARY

Tolle



Lege

QM Library




23 1251918 7

MAIN LIBRARY
QUEEN MARY, UNIVERSITY OF LONDON
Mile End Road, London E1 4NS
DATE DUE FOR RETURN

WITHDRAWN
FROM STOCK
QMUL LIBRARY

WITHDRAWN
FROM STOCK
QMUL LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

0308
19-8-49

LE DISCIPLE DE PAUL BOURGET

A M. ERNEST SEILLIÈRE
MEMBRE DE L'INSTITUT
hommage de respectueuse admiration
A. A.

DU MÊME AUTEUR

L'Échec de la Réforme en France, au 16^e siècle (A. Colin).

Couronné par l'Académie française.

Un épisode de la vie de Calvin : la crise du Nicodémisme
(P. Tissot).

*Traité des Reliques et Excuse à Messieurs les Nicodémistes,
de Jean Calvin, édition critique* (H. Bossard).

L'Institution chrétienne, de Jean Calvin (E. Malfère).

Autorité et discipline en matière d'éducation (F. Alcan).

Couronné par l'Académie des Sciences Morales et
Politiques.

La Maison en deuil, roman (P. Ollendorff).

Couronné par l'Académie française.

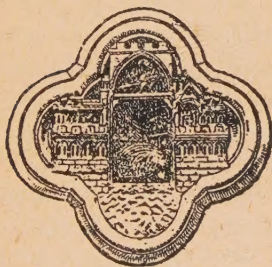
L'Anathème, roman (P. Ollendorff).

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

ALBERT AUTIN

LE DISCIPLE

DE PAUL BOURGET



SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES
12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS (VI^e)
EDGAR MALFÈRE, DIRECTEUR



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

100 ex. sur pur fil, numérotés de 1 à 100.

Copyright by Edgar Malfère, 1930.

CHAPITRE PREMIER

UNE DATE DANS L'HISTOIRE DU ROMAN EN FRANCE

En 1889, paraissait, d'abord dans *La Nouvelle Revue*, de M^{me} Juliette Adam, puis en volume, chez l'éditeur Lemerre, un roman intitulé *Le Disciple* et signé du nom de Paul Bourget. Une préface retentissante, datée du 5 juin, dédiait en quelque sorte l'ouvrage à la jeunesse d'alors, et communiquait à la thèse, qui y était enveloppée sous l'intrigue romanesque, une signification et une portée qui débordaient, l'une et l'autre, le cadre ordinaire de ce genre de productions. La critique, ainsi qu'on le verra plus loin, s'empara, pour les discuter avec passion, des idées qui formaient l'armature du *Disciple*. Brunetière, Anatole France, Jules Lemaître consacrèrent de leur verdict la qualité littéraire et les préoccupations morales du livre. De ce fait, Bourget prenait, devant le grand public, figure de directeur de conscience de l'opinion, en France, et en dépit d'une production depuis abondante et variée, le plus souvent

couronnée du double succès des gros tirages et de l'estime des lettrés, il demeure, il demeurera sans doute, au regard de l'histoire littéraire, l'auteur du *Disciple*.

C'est que ce roman constitue, du point de vue où nous nous plaçons, dans cette collection, — les grands événements littéraires — à la fois une date dans notre histoire et un événement dans la suite des productions de l'esprit chez nous.

Avant de le replacer dans l'œuvre de Paul Bourget, il y aura quelque intérêt à situer, si je puis dire, le roman dans la littérature de l'époque. Il marque un tournant décisif ; c'est ce qu'on pourrait appeler un livre historique, dans la mesure où il a marqué la fin d'une certaine inspiration littéraire et inauguré toute une série d'ouvrages, nés d'un autre esprit, gonflés d'une autre sève que celle qui avait animé, en philosophie par exemple, l'œuvre d'un Renan ou d'un Taine, et, dans le domaine proprement littéraire, la lourde et massive série des *Rougon-Macquart* de Zola, ou l'art subtil, raffiné et maladif de Huysmans. Avec *Le Disciple*, c'est le naturalisme qui prend fin, — le naturalisme, traduction littéraire de ce qui était, en philosophie, le scientisme, ou la religion de la science. L'événement est capital.

Précisément, depuis tantôt quinze ans, la *Revue des Deux-Mondes*, sous la plume infatigable de Ferdinand Brunetière, menait une rude bataille contre la doctrine naturaliste. Nous savons aujourd'hui, par l'*Avertissement* placé en tête du volume qui a réuni, en 1891, l'ensemble de ces articles, l'objectif que se proposait le vaillant critique : « Opposer les

conditions d'un art vraiment réaliste, qui sont la probité de l'observation, la sympathie pour la souffrance, l'indulgence aux humbles et la simplicité de l'exécution, aux caractères les plus généraux du naturalisme contemporain, lesquels sont précisément la superstition de l'écriture artiste, le pessimisme littéraire et la recherche de la grossièreté. »¹

De 1875 à 1888, presque d'année en année et souvent, plusieurs fois dans la même année, Brunetière multipliait les coups. Il étudiait, en 1875, le roman réaliste tel qu'il pouvait l'observer autour de soi (1^{er} avril). Deux ans plus tard, (1^{er} juin), il discutait la place que doit occuper l'érudition dans le roman. En 1879, il critiquait la prétention du roman à être expérimental (15 février) et analysait avec un mélange de sympathie et de rigueur ce qu'il appelait l'impressionisme dans le roman (15 novembre). Avec Flaubert, il exaltait le chef-d'œuvre du naturalisme français, mais il en marquait en même temps les limites (15 juin 1880). Et, revenant, l'année suivante, sur un sujet qui lui tenait au cœur, il dénonçait la part excessive faite au reportage dans le roman (15 avril 1881), en même temps qu'il opposait à l'école de Médan le naturalisme anglais, d'une humanité autrement profonde (15 septembre). Il établissait, avec son érudition coutumière, (1^{er} septembre 1881) les origines du roman naturaliste. Et c'était, coup sur coup, l'étude sur le faux naturalisme, celui de Zola et de ses disciples (15 février 1882), puis une exécution en règle à propos de *Pot-Bouille* (15 mai).

1. Brunetière : *Le roman naturaliste*, p. 2.

L'Évangéliste, de Daudet, lui fournissait, en 1883 (15 février), l'occasion de déclarer dans quelle mesure il acceptait le naturalisme. Au lendemain de *La Terre*, il proclamait la banqueroute du naturalisme (1^{er} septembre 1887), et il lui opposait comme une forme supérieure d'art, comme l'expression plus vraie de notre humanité, les récentes nouvelles de M. de Maupassant (15 septembre 1888). Entre temps (1^{er} juillet 1884), il avait accordé la place qu'ils méritaient à ceux qu'il appelait les petits naturalistes.

Telle est, dans ses grandes lignes, la situation du roman en France, à cette date. Celui qui rallie alors les suffrages de la foule, il y aurait quelque mauvaise foi à le nier, c'est le roman de Zola, l'interminable épopée en prose, non dépourvue de force, certes, mais enfin, comme je l'ai dit, massive, des Rougon-Macquart, de cette famille du Second-Empire, qui charrie avec le sang, d'une génération à l'autre, ses tares, ses vices, ses crimes. Une lourde fatalité plane sur ces drames domestiques, les excuse, les absout, au nom d'une science qui prétend tout expliquer, de l'inorganique jusqu'à l'être humain, sans défaillance, sans erreur, — comme on explique une horlogerie, pour l'avoir, au préalable, démontée.

Sans doute, à cette heure, poursuivant avec une conscience admirable l'évolution laborieuse d'une pensée qui s'enrichit, chaque jour, de ce qu'il lit, de ce qu'il voit, Taine désavouerait, par exemple, la formule qui jadis avait fait sensation : « La vertu et le vice sont des produits comme le sucre et le vitriol. » Mais il n'échappe pas, en ce qui le concerne, à l'inéluctable loi qui veut que les idées tombent des

milieux où elles ont été élaborées, dans la foule innombrable qui les reçoit aveuglément, avec la même rigueur qu'une pierre, livrée à elle-même, est attirée au sol en vertu de la pesanteur.

Si Taine à présent confronte à la réalité de l'histoire les théories qu'il a tirées des livres, ou de son cerveau, en revanche Renan, son émule et son rival, s'abandonne lourdement à une popularité, chaque jour grandissante. Cependant qu'il amuse le public de ses fantaisies, il s'amuse lui-même et fait école, auprès des lettrés, de dilettantisme philosophique et littéraire. De jeunes écrivains, marchant sur ses traces, publient, sans se soucier du public, celui-ci, *Un homme libre* ; celui-là, *Thaïs*. L'abîme s'élargit, de jour en jour, entre l'écrivain ou l'artiste et la foule des âmes auxquelles s'adresse l'œuvre. Qui parlerait de la responsabilité de l'auteur, à cette date, risquerait de provoquer le sourire ou l'indignation. Ou peut-être, plus simplement, parlerait-il une langue inconnue.

De cet état d'esprit, nous retrouverons l'écho attristé, quand nous l'analyserons un peu plus loin, dans la préface du roman qui nous occupe. Mais nous pouvons, d'ores et déjà, mesurer la profondeur et l'intensité du mal au cri de délivrance poussé par toute une génération, du moins par l'élite de cette génération, au lendemain de la publication du *Disciple*.

Cette impression toute vive et, pour ainsi dire, toute brûlante, je la découvre sous la plume du regretté Téodor de Wyzewa, dans son introduction à une réédition du *Disciple*, en 1910.

« J'ai conservé un souvenir très présent de l'impression que nous a produite, — à moi-même et à un bon nombre d'autres hommes de lettres de ma génération, — la première lecture de ce *Disciple* de M. Bourget... C'était, par-dessus tout, une impression de surprise, à tel point que nous en oublions presque d'admirer, comme il convenait, l'éminente valeur littéraire de l'œuvre, la forte et savante simplicité de l'intrigue, le relief des figures et leur profonde vérité humaine, la beauté poétique de tels paysages d'Auvergne.

Mais c'est qu'en vérité toute notre attention, à la date déjà lointaine de ce milieu de l'année 1889, s'était trouvée aussitôt concentrée sur deux choses également imprévues et singulières, dont avec nos idées et nos sentiments d'alors nous ne pouvions manquer d'être stupéfaits : sur la nature même de la thèse morale expressément soutenue par le romancier, et en second lieu, sur le fait qu'une thèse de ce genre nous fût présentée par le jeune écrivain dont le nom se lisait en tête de l'ouvrage ¹. »

Sur la place qu'occupe *Le Disciple* dans l'œuvre de Bourget, je m'expliquerai au chapitre suivant, et peut-être sera-t-il assez facile d'établir que les *Essais*, par exemple, ou les *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine* laissaient prévoir, chez l'auteur d'*Edel* ou de la *Physiologie de l'Amour moderne*, la crise profonde qui devait aboutir à la thèse que l'on sait.

En revanche, c'est ici le lieu de souligner ce qui constituait, à cette date, — 1889 —, l'atmosphère intellectuelle et, ajoutons-le, sentimentale où vivaient ceux qui disposaient d'une plume, d'un ciseau, d'un pinceau, en un mot tous les écrivains et tous les

1. *Le Disciple*. Ed. Nelson. Introduction, p. 5.

artistes. T. de Wyzewa en a tracé un tableau émouvant :

« La doctrine de ce que nos devanciers appelaient « l'art pour l'art » avait eu beau changer de nom, au cours des années ; elle continuait à nous apparaître comme la première, l'unique vérité. Sans aller peut-être jusqu'à approuver les joyeux paradoxes d'immoralité que quelques-uns d'entre nous s'amusaient, dès ce temps, à développer sur la scène ou dans le roman — préludant par là au triomphe prochain de la littérature rosse —, nous ne souffrions pas que l'artiste, et en particulier l'homme de lettres, eût jamais à se préoccuper de la portée morale de son œuvre, ni de ses conséquences dans la vie pratique. »

On retrouve ici la déclaration même d'Adrien Sixte, au cours de son entrevue avec le juge d'instruction Valette :

« Cette vie pratique, d'ailleurs, continue Wyzewa, nous inspirait unanimement le plus parfait mépris. Nous l'entre-voyions si bas au-dessous de notre horizon accoutumé que l'idée ne nous serait même pas venue d'une influence possible de la pensée sur elle, sauf à considérer une telle influence, si d'aventure quelque preuve certaine nous l'avait révélée, comme un simple accident dénué d'importance, et tout à fait indigne de nous émouvoir. Nous estimions que le seul devoir du philosophe et du poète, de l'auteur dramatique et du romancier, était de tâcher à exprimer pleinement ses idées, ses sentiments, les résultats de ses observations ou de sa fantaisie, sans se troubler des vaines et stupides alarmes de l'aveugle troupeau des « moralistes » de toute provenance et de tout habit. Ignorant encore, ou du moins ne connaissant que d'une manière assez vague le défi lancé par l'in-

fortuné Nietzsche à l'antique distinction du bien et du mal, déjà nous étions prêts à lui faire l'accueil qu'avaient reçu de nous, avant lui, les théories « amORAles » de Taine ou de Renan, ou cette captivante doctrine du « culte du moi » qui venait alors de nous être prêchée par M. Barrès, avec un mélange délicieux de passion poétique et de détachement ¹. »

Il n'était pas question, comme on voit, à cette date et dans ces milieux, de la responsabilité de l'écrivain. Bourget lui-même, dans un passage de ses *Essais*, qu'il n'a pas reproduit en volume, écrivait, le 15 novembre 1881 :

« C'est une question toujours débattue entre artistes et philosophes, que celle de la portée morale des œuvres d'imagination. Les uns considèrent que l'art n'a d'autre but à poursuivre que l'art lui-même... A quoi les philosophes répondent que toute œuvre d'art est une action, du moins dans un certain sens. Qu'il le veuille ou non, l'artiste ne ressemble pas à ce personnage du poème allemand, lequel, emprisonné dans la solitude de son île, grave avec son poignard, sur les parois de basalte où brise (*sic*) la mer, des lignes qu'aucun vivant ne lira. Une fois créée, l'œuvre existe, indépendante, organique, sorte de personne initiée qui répète aux initiés la parole intérieure que se prononçait l'artiste, — parole de désespoir ou de consolation, parole tentatrice ou fortifiante, qui retentit à jamais. Les philosophes concluent que l'artiste est responsable des bienfaits et des méfaits de cette parole, — si le mot responsabilité a quelque signification ². »

1. *Ibidem*, p. 11.

2. Nouvelle Revue.

On jugera, par le contraste qu'elle offrait avec les idées ambiantes, l'émotion que provoqua un peu partout la thèse de Paul Bourget :

« Or, raconte Wyzewa, voici que, dans l'été de 1889, précisément au lendemain de sa piquante *Physiologie de l'Amour moderne*, M. Bourget nous donnait un roman qui, sans l'ombre d'une réserve, se mettait au service d'une doctrine « morale » et proclamait ouvertement l'étroite liaison intime de la vie de l'esprit et de la vie réelle, un roman où le philosophe, l'artiste étaient solennellement accusés d'exercer une action pernicieuse sur de pauvres cerveaux, un roman où ces êtres que nous supposons d'une race surnaturelle étaient solennellement déclarés responsables de toute mauvaise action commise, — à leur insu, parmi l'obscur foule anonyme s'agitant à leurs pieds, sous l'inspiration de l'une de leurs idées ou de l'un de leurs rêves. »

On conçoit, dans ces conditions, qu'à vingt ans de distance Wyzewa ait pu écrire, de la publication du *Disciple*, qu'elle constituait, en 1889, « un phénomène infiniment imprévu et curieux de notre histoire littéraire ». Imprévu, pour de jeunes hommes d'alors, aveuglés par une admiration exclusive pour les Taine, les Renan, le phénomène s'explique aujourd'hui avec le recul des années, dans une analyse plus objective de l'œuvre de Paul Bourget, avant *Le Disciple*. En tout cas, ce phénomène est « infiniment curieux », comme l'écrit Wyzewa, puisque, d'un coup de barre violent, presque sacrilège, il orientait dans une voie nouvelle le roman, et, par-delà le roman proprement dit, les préoccupations de toute une génération qui a suivi l'auteur du *Disciple* jusqu'à *L'Étape* et, plus

loin encore, jusqu'au *Sens de la Mort*, et à tant d'autres romans d'inspiration nettement catholique.

C'est, en 1889, le glas d'une forme de littérature, qui se prolongera quelques années encore, en vertu de la vitesse acquise et parce que ceux qui l'ont patronnée vivent encore, — Renan meurt en 1892 ; Taine, en 1893 ; Leconte de Lisle, en 1894 ; Edmond de Goncourt, en 1896 ; Zola, en 1903. Mais c'est aussi la promesse d'un art, sinon nouveau, du moins renouvelé, rafraîchi ou rajeuni de tout ce que l'observation de l'humanité, quand elle se fait sans préjugé, sans parti-pris philosophique ou autre, pose de problèmes généraux ou de cas particuliers.

D'exclusivement physiologique qu'il était devenu, entre les mains des naturalistes, le roman s'ouvre, toutes voiles déployées, à la curiosité psychologique, aux angoisses que développe, chez quiconque réfléchit, le spectacle de l'activité de l'homme, si mêlée et le plus souvent si trouble. Et le plus émouvant passage du *Disciple* est sans doute dans ces quelques lignes où « pour la première fois, sentant sa pensée impuissante à le soutenir, cet analyste [Adrien Sixte] presque inhumain à force de logique, s'humiliait, s'inclinait, s'abîmait devant le mystère impénétrable de la destinée. »

Comparons maintenant, — à quarante ans d'intervalle — les articles que Zola a réunis sous ce titre, *Le Roman expérimental* ; comparons surtout la note qui accompagnait, au premier volume des Rougon-Macquart, le titre du roman : *La Fortune des Rougon* ; comparons-les, celle-ci et ceux-là, avec la vibrante préface du *Disciple*. Nous saisirons sur le vif toute la

distance qui sépare ce que les historiens de notre littérature appellent le naturalisme, issu de l'enseignement de Taine et réalisé dans l'œuvre des écrivains de Médan, et l'idéalisme, tantôt superficiel, comme dans *L'abbé Constantin* de Ludovic Halévy (1882), tantôt suggestif comme celui qu'anime et vivifie la fable, si sombrement pathétique, du *Disciple* (1889).

On a l'impression, sans préjugé pour les doctrines en présence et sans parti-pris pour les hommes qui s'en sont fait les ouvriers, qu'avec ce que nous appellerons, d'une formule commode, l'idéalisme, le sens du mystère qui enveloppe toute vie, et la vie humaine en particulier, l'air a été purifié, l'atmosphère, assaini, et que l'art, loin d'y perdre, s'est au contraire enrichi de préoccupations nouvelles, d'inquiétudes profondes, en un mot, d'un pathétique que ne laissaient supposer ni les *Rougon-Macquart*, ni les *Sœurs Vatard*.

Il ne saurait être question d'établir une bibliographie, au sens rigoureux du mot. L'époque qui nous occupe est trop riche d'événements, de doctrines, d'hommes, pour qu'on ait, à propos d'un volume comme celui-ci, la prétention d'épuiser tout ce qui s'est écrit là-dessus.

Mais, à côté du texte même du *Disciple*, dans l'édition princeps, chez Lemerre, en 1889, et dans l'édition définitive des œuvres complètes de Bourget, en cours de publication chez Plon et Nourrit — la comparaison des deux textes n'est pas dépourvue d'intérêt, — il convient de citer, toujours de Bourget, les *Essais* et les *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, qui nous livrent l'état d'âme du romancier dans le temps où il

portait en soi, inconscientes encore, les préoccupations d'où est sorti *Le Disciple*. Il convient également de signaler au lecteur qui désirerait s'y reporter pour sentir, toute vive malgré l'éloignement, l'émotion produite à cette date, la lettre adressée par Taine à Bourget, le 29 septembre 1889, et recueillie au tome IV de la correspondance ; l'article de Brunetière : *A propos du Disciple*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, à la date du 15 septembre 1889 ; celui d'Anatole France sur *la Morale et la Science*, recueilli au tome III de *La Vie Littéraire* ; enfin, le billet du matin consacré cette année-là à l'auteur du *Disciple* par Jules Lemaître, et recueilli au tome V des *Contemporains*.

Ce sont là, si je puis dire, les témoins de la première heure, ceux qui ont éprouvé eux-mêmes et enregistré dans l'opinion publique, autour d'eux, l'espèce de frisson que provoquait la publication du livre. Il y faut ajouter, pour être complet, d'abord, la *Lettre autobiographique* que Paul Bourget a placée en tête des extraits choisis de ses œuvres, publiés à Boston par M. Van Daell, en 1894, et ensuite l'étude diligente, un peu lourde peut-être à force d'être consciencieuse, que M. Victor Giraud a consacrée, dans ses *Maîtres de l'heure*, à l'auteur du *Disciple*.

Sur le milieu philosophique, qui a déterminé chez Paul Bourget la réaction d'idées et de sentiments d'où est sorti le roman qui nous occupe, on lira avec profit, d'abord de Taine, les *Philosophes classiques*, puis *l'Intelligence* ; de son biographe, M. Victor Giraud, *l'Essai sur Taine*, qui est ce qu'on a écrit de plus pénétrant jusqu'à ce jour sur ce philosophe.

Il ne faut pas négliger aussi, pour l'intelligence de

cette époque, la brochure consacrée, toujours par M. Victor Giraud, à *Ferdinand Brunetière* et qui contient en appendice, entre autres articles nécrologiques, celui que Bourget a écrit sur le célèbre critique, dans *le Temps* du 11 décembre 1906 et où il évoque sa propre jeunesse. Tout de même qu'il y a profit et joie à consulter la vibrante introduction que Teodor de Wyzewa a rédigée, en 1910, pour la réédition du *Disciple*, dans la collection Nelson.

Il faut enfin lire les pages substantielles que M. Fortunat Strowski a consacrées à Bourget, sous la rubrique : *Quelques témoins de notre temps*, dans son excellent *Tableau de la littérature française au XIX^e siècle*.

CHAPITRE II

LE DISCIPLE DANS L'ŒUVRE DE PAUL BOURGET

S'il fallait en croire T. de Wyzewa, non seulement la publication du *Disciple* aurait surpris et déconcerté l'opinion, dans la république des lettres, mais l'auteur lui-même n'en aurait pas saisi du premier coup l'importance pour l'orientation ultérieure de sa pensée et de sa carrière littéraire.

« Nous étions, écrit notre critique, si loin de la thèse qu'il affirmait, si mal préparés à l'entendre, — et à l'entendre de l'élégante voix de poète et d'artiste qui nous la criait — que je crois bien que nous n'en avons pas aperçu tout de suite l'éminente pensée ; et peut-être n'y a-t-il pas jusqu'à l'auteur du *Disciple* lui-même qui, d'abord, ne se soit trouvé hors d'état de l'apercevoir, ou tout au moins de deviner combien peu de temps s'écoulerait avant que, sous l'influence d'un travail secret, issu en partie de ce roman même, une révolution profonde s'accomplît aussi bien dans ses propres croyances esthétiques et philosophiques que dans celles de l'immense majorité des lecteurs français ¹. »

1. *Le Disciple*. Introduction, p. 11;

Peut-être entre-t-il, dans ces considérations rétrospectives, le besoin ou le désir, à peine conscient chez l'historien, d'exalter, au détriment de la vérité, l'impression produite, à cette date, par la publication de l'ouvrage. Le plus objectif des critiques n'est pas à l'abri de ces erreurs de perspective, surtout quand l'admiration et l'amitié, ou les deux réunies, se joignent à la nécessité de présenter un ouvrage célèbre, à l'occasion d'une réédition.

Il est fort possible, en effet, que nombre de lecteurs, même cultivés, même artistes, n'aient été sensibles qu'au contraste qui opposait violemment l'esthétique de *La Vie Inquiète* ou d'*Edel*, celle d'*André Cornélis* ou de *Mensonges*, à la forte et salubre inspiration du *Disciple*. Mais la critique, un Brunetière, un Anatole France, un Jules Lemaitre, ont été au contraire unanimes à marquer, en la discutant chacun de son point de vue, l'inspiration nouvelle et la nouvelle attitude de l'écrivain. J'oubliais un Taine, dont on lira plus loin la lettre. En vérité, il semble bien que le livre ait profité, au contraire, pour le succès du message qu'il portait, du contraste même de ce message avec la production antérieure, vers ou romans, de Paul Bourget.

Mais nous ne pouvons oublier, en ce qui concerne l'écrivain, qu'il était, à cette date, l'auteur des *Essais* et des *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, publiés, les uns et les autres, d'abord dans la *Nouvelle Revue*, de M^{me} Juliette Adam, puis chez Lemerre, — tout comme *Le Disciple*. Précisément, nous possédons, sur l'état d'esprit où se trouvait Paul Bourget, lorsqu'il conçut et réalisa ces deux ouvrages, des confidences particulièrement précieuses. Je les emprunte à la *Lettre*

autobiographique, à laquelle il a été fait allusion plus haut.

« Étant donné les vices d'esprit dont je souffrais déjà, elle [la discipline livresque, la soumission exclusive à ce qui est imprimé] me fut si continûment funeste qu'en 1880, c'est-à-dire tout voisin de ma trentième année, j'en étais encore à me demander quelle formule de poème ou de romans devait être adoptée. L'espèce de conte parisien, que j'ai intitulé *Edel*, traduit d'une manière assez exacte cette crise d'où j'allais sortir éveillé précisément par l'insuccès absolu de cette tentative.

Voyant en effet l'âge venir et ma destinée littéraire si incertaine, j'éprouvai à cette époque un accès d'irrémissible désespoir, et je me mis à chercher la cause ou les causes de cet avortement constant de mes efforts, depuis dix ans déjà que je m'appliquais à écrire. Cette cause, je crus la trouver, — où elle était en effet — dans cette sorte d'intoxication littéraire qui m'avait empêché de vivre ma vie à moi, de me façonner mes goûts à moi, de sentir par moi-même enfin. Réfléchissant à ce fait, il me sembla que mon mal ne m'était pas particulier. Je reconnus que beaucoup de contemporains, troublés du même trouble, avaient pareillement demandé aux livres d'être des éducateurs de leur sensibilité. Obligé d'avouer par ma propre expérience que cette façon de comprendre les lettres était le principe de bien des misères, j'y aperçus pourtant autre chose qu'un caprice ou qu'une déformation. La facticité de cette existence n'avait pas été complète, puisque cette intoxication littéraire avait été toute moderne, et qu'aucun auteur ne m'avait dominé à ce point qui ne fût contemporain. Si les livres de ces auteurs avaient eu sur moi une influence si profonde, c'est qu'ils avaient correspondu à des besoins de ma pensée et de mon cœur inconnus de moi-même. Ces écrivains avaient été des hommes de ce temps... Derrière

leur œuvre, et derrière l'influence exercée sur moi par cette œuvre, qu'y avait-il sinon l'époque toute entière ? J'entrevis la possibilité de dégager la vie de cet amas de littérature, et j'entrepris d'esquisser un portrait moral de ma génération à travers les livres dont j'avais été le plus touché. Les *Essais* et les *Nouveaux Essais* ont été composés avec cette idée¹. »

Ainsi, au témoignage de l'écrivain, près de neuf ans avant *Le Disciple*, il traversait une crise, — le mot est de lui — dont l'objet était de déterminer quelle formule de roman ou de poème il adopterait. Préoccupation bien naturelle, chez un homme qui a choisi la carrière des lettres, malgré sa famille, et qui ne saurait, pour toutes sortes de raisons, se désintéresser du succès. Mais, chez un esprit aussi entraîné à l'exercice de la pensée que l'a toujours été ce disciple de Taine, les préoccupations d'ordre pratique, voire matériel, s'enveloppent et s'impliquent, si je puis dire, dans des considérations de plus d'étendue ou de profondeur.

Le problème d'esthétique qui, dans son esprit, se liait au bon ou au mauvais succès de sa carrière d'écrivain, comportait des soucis d'éthique, ou de morale, qui se donnèrent jour précisément dans les *Essais* et les *Nouveaux Essais*. C'est là qu'il faut aller chercher, et c'est là qu'on trouve, en germe, le fait de sensibilité, le point douloureux d'où devait jaillir, dans les circonstances qu'on précisera au chapitre suivant, le thème si émouvant du *Disciple*, à savoir, le rapport inévitable qui s'établit du livre au lecteur, de l'écrivain au public, non seulement du point de vue de l'intelli-

1. Lettre autobiographique, p. 10 et 11.

gence pure, de l'émotion sentimentale, mais encore de l'ébranlement profond, de l'influence indéfinie, qui émanent d'un livre, qui le « notent » et qui jugent son auteur.

Voici en quels termes Paul Bourget, à la date du 13 juin 1883, d'Oxford où il était allé prendre contact avec la pensée anglaise, présentait au public français les cinq études qui composaient les *Essais de psychologie contemporaine* :

« Le lecteur ne trouvera pas dans ces pages, consacrées pourtant à l'œuvre littéraire de cinq écrivains célèbres, ce qu'on peut appeler de la critique. Les procédés d'art n'y sont analysés qu'autant qu'ils sont des signes, la personnalité des auteurs n'y est qu'à peine indiquée et, je crois bien, sans aucune anecdote. »

Voici, en revanche, ce que s'est proposé l'auteur :

« Mon ambition a été de rédiger quelques notes capables de servir à l'historien de la vie morale pendant la seconde moitié du XIX^e siècle français. »

L'influence du livre est incontestable :

« Je ne crois pas énoncer une vérité bien neuve en affirmant que la littérature est un de ces éléments (de la vie morale), le plus important peut-être, car, dans la diminution de plus en plus évidente des influences traditionnelles et locales, le livre devient le grand initiateur. Il n'est aucun de nous qui, descendu au fond de sa conscience, ne reconnaisse qu'il n'aurait pas été tout à fait le même, s'il n'avait pas lu tel ou tel ouvrage, poème ou roman, morceau d'histoire ou de philosophie. »

Mais cette influence, souvent décisive, c'est sur l'enfant, sur l'adolescent qu'elle s'exerce le plus profondément :

« A cette minute précise, et tandis que j'écris ces lignes, un adolescent que je vois, sur son pupitre, par ce beau soir d'un jour de juin. Les fleurs s'ouvrent sur la fenêtre, amoureuxment. L'or tendre du soleil couché s'étend sur la ligne de l'horizon avec une délicatesse adorable. Des jeunes filles causent dans le jardin voisin. L'adolescent est penché sur son livre, peut-être un de ceux dont il est parlé dans ces *Essais*. C'est *Les Fleurs du Mal*, de Beaudelaire ; c'est la *Vie de Jésus*, de M. Renan ; c'est la *Salammbô*, de Flaubert ; c'est le *Thomas Graindorge*, de M. Taine ; c'est *Le Rouge et le Noir*, de Beyle... Qu'il ferait mieux de vivre, disent les sages... Hélas ! c'est qu'il vit à cette minute, et d'une vie plus intense que s'il cueillait les fleurs parfumées, que s'il regardait le mélancolique Orient, que s'il serrait les fragiles doigts d'une des jeunes filles. »

Et sur l'espèce d'incantation que dégagent certains livres, on n'a rien écrit, croyons-nous, d'aussi subtil et d'aussi puissant à la fois :

« Il passe tout entier dans les phrases de son auteur préféré. Il converse avec lui de cœur à cœur, d'homme à homme. Il l'écoute prononcer sur la manière de goûter l'amour ou de pratiquer la débauche, de chercher le bonheur et de supporter le malheur, d'envisager la mort et l'au-delà ténébreux, des paroles qui sont des révélations. Ces paroles l'introduisent dans un univers de sentiments jusqu'alors aperçus à peine. De cette révélation première à imiter ces sentiments, la distance est faible et l'adolescent ne tarde guère à la franchir. »

Rapprochez à présent de cette pénétrante analyse sur la puissance d'incantation que dégage, aux heures troubles de l'adolescence, un livre aimé, élu entre tous, cette page du *Disciple*, où Robert Greslou confesse avec quelle ardeur frémissante il a découvert et, si l'on peut dire, dévoré tour à tour les poètes et les philosophes :

« J'ai eu depuis, entre les mains, dans cette même chambre d'Émile et dans la mienne propre, grâce à des ruses d'amant en danger, bien des volumes clandestins et que j'ai bien aimés, depuis *la Peau de Chagrin*, de Balzac, jusqu'aux *Fleurs du Mal*, de Beaudelaire, sans parler des poèmes de Heine et des romans de Stendhal. Je n'ai jamais éprouvé d'émotion comparable à celle de ma première rencontre avec le génie de l'auteur de *Rolla*. Je n'étais ni un artiste ni un historien. La valeur plus ou moins haute de ces vers, leur signification plus ou moins actuelle me laissaient donc indifférent. C'était un frère aîné qui venait me révéler, à moi, chétif encore, et qui n'avais pas encore vécu, l'univers dangereux de l'expérience sentimentale ¹. »

Et, plus loin, évoquant son initiation à la philosophie :

« Mon ardeur fut si vive que bientôt je ne me contentai plus de suivre mon cours. Je cherchai des ouvrages à côté qui pussent compléter l'enseignement du maître, et c'est ainsi que je tombai un jour sur *La psychologie de Dieu* (d'Adrien Sixte). Elle me frappa si profondément que je pris aussitôt la *Théorie des Passions* et l'*Anatomie de la Volonté*. Ce fut, dans le domaine des idées pures, le même coup de foudre que, jadis, avec les œuvres de Musset, dans le do-

1. *Le Disciple*. Ed. Nelson, p. 132.

maine des sensations. Le voile tomba. Les ténèbres du monde extérieur et intérieur s'éclairèrent. J'avais trouvé ma voie. J'étais votre élève ¹. »

Ainsi l'expérience personnelle d'une culture purement livresque, ainsi qu'en témoigne la *Lettre autobiographique*, déjà citée, la même observation faite, autour de lui, sur ses condisciples, au lycée et à la Faculté, orientaient, dès 1880, la curiosité de Paul Bourget vers ce problème, émouvant entre tous, de la responsabilité de l'écrivain vis-à-vis de son lecteur, du maître vis-à-vis de son disciple.

C'est de ce point de vue qu'il étudie tour à tour, dans les *Essais* et les *Nouveaux essais*, Beaudelaire, Renan, Flaubert, Taine, Stendhal et Dumas, et Leconte de Lisle, les Goncourt, Tourgueniew, Amiel enfin.

« Définir quelques-uns des exemplaires de sentiments que certains écrivains de notre époque proposent à l'imitation de tout jeunes gens, et indiquer par hypothèse quelques-unes des causes générales qui ont amené ces écrivains à peindre ces sentiments, comme elles amènent leurs lecteurs à les goûter, telle est exactement la matière de ces *Essais* ². »

Et, deux ans plus tard, dans une préface aux *Nouveaux Essais*, dédiés à M^{me} Adam et signée, de Paris, le 14 novembre 1885, le critique résumait en ces termes trop modestes l'admirable effort qu'il venait de fournir, la précieuse contribution qu'il avait apportée à l'histoire morale de son temps :

1. *Ibidem*, p. 140.

2. Avant-propos, p. VIII.

« Je me suis borné à ces dix physionomies, parce qu'elles m'ont paru les plus capables de manifester la thèse qui circule à travers ces deux volumes, à savoir que les états de l'âme particuliers à une génération nouvelle étaient enveloppés en germe dans les théories et les rêves de la génération précédente. Les jeunes gens héritent de leurs aînés une façon de goûter la vie qu'ils transmettent à ceux qui viennent ensuite. Les œuvres de littérature et d'art sont le plus puissant moyen de transmission de cet héritage psychologique. Il y a donc lieu d'étudier ces œuvres en tant qu'éducatrices des esprits et des cœurs. C'est toute la méthode que j'ai tenté d'appliquer à plusieurs de nos grands aînés, qui se trouvent, sans le savoir et par la seule vertu de leur talent, exercer, sur ceux qui viennent, une constante propagande d'idées et de sentiments ¹. »

Plus loin :

« Ces deux volumes d'*Essais* contiennent une suite de notes sur quelques-unes des causes du pessimisme des jeunes gens d'aujourd'hui ². »

Plus loin encore :

« On remarquera que ce sont là des influences qui continuent à peser sur la jeunesse actuelle. Plus que jamais l'abus de la compréhension critique multiplie autour de nous les dilettantes, comme la facilité des voyages les cosmopolites. Plus que jamais, la vie de Paris permet aux jeunes gens de compliquer leurs expériences sentimentales, et plus que jamais la démocratie et la science sont les reines de ce monde moderne qui, jusqu'à présent, n'a pas trouvé de procédé

1. Préface, pp. II, III.

2. *Ibidem*, p. v.

pour alimenter à nouveau les sources de la vie morale qu'il a taries ¹. »

Tout Robert Greslou, le protagoniste du *Disciple*, est en germe dans ces lignes, avec l'horreur criminelle de ses expériences soi-disant scientifiques, et, par delà, l'angoissant problème de la responsabilité chez l'écrivain.

Mais n'anticipons pas. De 1885 à 1889, c'est, après les trois volumes de vers qui n'ont point forcé l'attention du public, j'entends, du grand public, la série des romans psychologiques et mondains où s'attarde l'influence du siècle : *Cruelle énigme* (1885), *Un crime d'amour* (1886), *André Cornélis* (1887), *Mensonges* (1888). Il n'est pas sans intérêt, croyons-nous, à ce moment décisif de sa carrière, de fixer en quelques traits précis la physionomie intellectuelle et morale de l'écrivain, qui, demain, va s'imposer, comme un maître, à l'attention des lettrés et de la foule.

Fils d'un universitaire très distingué, sa famille l'avait voué, lui aussi, à la sécurité médiocre du professorat. Il prépare le concours d'entrée à l'École Normale supérieure ; mais ses goûts l'attiraient ailleurs, vers la littérature. Il a écrit lui-même, à propos de Brunetière :

« Séparés tous deux de nos familles qui n'approuvaient pas nos projets littéraires, nous étions l'un et l'autre réduits, pour vivre, à exercer ce très pénible métier [de préparateurs au baccalauréat], mais qui nous laissait libres de travailler d'après nos goûts ². »

1. Préface, p. vi.

2. *Le Temps*, Brunetière, 11 décembre 1906.

Physiquement, il faut se reporter « au beau jeune homme, dont on peut voir encore, au frontispice de ses *Poésies*, le fier visage mélancolique et volontaire, les yeux voilés, les narines frémissantes, et, sous la fine moustache, la lèvre hardie, le menton aux fermes arêtes... » J'emprunte ces lignes à la belle étude de M. Victor Giraud,¹ qui restitue, heureusement selon moi, la lithographie de l'édition Lemerre.

J'ai évoqué ailleurs, à propos d'Élémir Bourges², puis de Maurice Bouchor³, le cercle joyeux, un peu turbulent parfois, qui réunissait, autour de Bourget, des jeunes hommes voués à la notoriété, Bourges, Bouchor, Richepin, Ponchon, Emmanuel Signoret, d'autres encore dont le nom s'est voilé depuis, avec la mort. Ce sont là, pour notre auteur, à côté d'heures agréables consacrées à l'amitié, les dures années d'apprentissage. Tour à tour, il aborde la préparation des grades universitaires, et s'essaie à l'étude de la médecine. Puis, résolument, il a opté pour les lettres.

Voici, qui date de l'année 1889, l'année où parut *Le Disciple*, un croquis savoureux dû à la fantaisie solide et brillante de Jules Lemaître :

« Vous me demandez, à propos du *Disciple*, si je connais Paul Bourget. Mais oui, ma cousine. Je le vois assez souvent, et je l'aime beaucoup. — Et comment est-il ? A peu près le contraire de ce que le public veut qu'il soit. Beaucoup se représentent l'auteur de *Cruelle énigme* sous les

¹ 1. *Les Maîtres de l'heure*, I, p. 322.

² 2. Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes. 1926, n° 150, pp. 14-24.

³ 3. Albert Aulin : *L'apostolat de Maurice Bouchor*, brochure 32 pages. Troyes 1928.

espèces d'un délicieux jeune homme paré, coquet, affecté, efféminé et languide.

« Eh ! bien, ça n'est pas du tout ça, ma cousine, — mais là, pas du tout.

« Je vous le dis, parce que je le sais ; il n'est pas d'esprit plus sérieux, ni plus mâle que Bourget. Cet efféminé travaille dix à douze heures par jour. Ce dandy a une conscience et des préoccupations de prêtre. Pas une lettre d'adolescent en peine à laquelle il ne réponde longuement et gravement (et je vous assure, ma cousine, qu'il faut pour cela un fier courage). Ce mondain raffiné sait, quand le devoir le commande, secouer cette tyrannie, la peur du ridicule. Il l'a bien prouvé dans sa préface du *Disciple*. Enfin, si vous passez son œuvre en revue, si vous considérez l'austérité de quelques-uns de ses sujets, la probité scrupuleuse de l'exécution, l'effort continuels vers quelque chose de nouveau, vous sentirez peut-être ce que tout cela suppose de volonté et d'énergie patiente.

« Oui, vous dis-je, Bourget est un Auvergnat, — comme Pascal. Il a d'abord le nez, il a le menton volontaire, le menton romain des hommes de sa province... Pourtant, ma cousine, je ne voudrais pas le faire plus Auvergnat qu'il n'est, et je tiens à vous dire que sa force est très enveloppée de grâce. Le poète des *Aveux* a une extrême gentillesse de façons, beaucoup d'esprit et du plus jaillissant, et, dans sa voix imperceptiblement et joliment nasillarde, quelque chose de doux, de caressant et, volontiers, d'un peu plaintif. Ajoutez une sensibilité excessive, un besoin de bienveillance autour de lui, un art merveilleux de se faire souffrir avec rien ou pas grand'chose. Disons, si vous le voulez bien, qu'il a, avec une intelligence et une volonté viriles, des nerfs un peu féminins. C'est là une combinaison très distinguée.

« Mais, je vous le répète, pas du tout « romancier pour dames ». Un peu esthète, oui. C'est tout ce que je peux

vous accorder. Au fond, un montagnard pensif. Parfaitement ¹ ! »

On ne saurait mieux dire, ni marquer plus spirituellement ce que Taine appelait la « faculté maîtresse », ni indiquer, d'une allusion preste, aussitôt effacée, les aspects secondaires de cette physionomie complexe. Lemaître, au surplus, n'avait pas attendu la série si pittoresque de ses « Billets du Matin », pour porter sur Bourget un de ces jugements, qui classaient leur homme. Il lui avait, au lendemain d'*André Cornélis*, consacré, dans la *Revue Bleue* de Young, un article qui a été recueilli au tome III des *Contemporains* ². Le ton, on s'en doute, est autre, toujours aussi personnel, aussi pétillant, mais, si je puis dire, plus posé, plus objectif. Lemaître, partant de la complexité de son auteur, étudie tour à tour le critique et le romancier. Et il note, chez lui, à côté d'une « curiosité intellectuelle et sentimentale », d'une « rare puissance d'analyse » et d'un pessimisme selon lui indiscutable, le souci, à un point rare, de la vie morale. La fin de l'article, écrit, rappelons-le, en 1887, deux ans avant *Le Disciple*, mérite d'être retenue :

« Je ne conclus point. M. Paul Bourget est assez jeune pour se développer encore et pour nous apporter de l'imprévu... Qu'il applique à d'autres passions que celles de l'amour, à l'étude d'autres situations que celles où nous pouvons nous trouver vis-à-vis de la femme, ses dons merveilleux de psychologue et à la fois de moraliste. Et qu'il fasse enfin

1. *Les Contemporains*, V, pp. 227-229.

2. *Ibidem*, III, pp. 337-364.

l'univers de ses romans aussi large que celui de ses *Essais*. Je ne demande rien de plus à ce jeune sage, prince de la jeunesse, — de la jeunesse d'un siècle très vieux. »

De tels pronostics font également honneur à celui qui les formule et à celui qui les justifie. Lemaître, à cette date, est en pleine possession de son autorité. Critique, il s'est signalé par ses articles sur Flaubert, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, à la *Revue Bleue* ; puis sur Renan, Boissier, Georges Ohnet, aux *Débats*. Ce n'est pas un tâcheron du compte-rendu. Universitaire de marque, poète distingué, écrivain authentique, d'une érudition immense, d'une sensibilité frémissante, il communique à tout ce qu'il écrit un prix, une portée, un retentissement singulier. Nul doute que Paul Bourget n'ait recueilli, plus ou moins consciemment, l'invitation qui lui était adressée.

Il avait en soi de quoi répondre à cet appel. De la culture, un sens aigu du sérieux de l'existence, une sensibilité toujours prête à s'é mouvoir devant un fait nouveau ou une idée nouvelle, la noble ambition d'attacher son nom à une œuvre durable, et l'ambition, plus belle encore, de faire entendre à ses contemporains une parole qui résolût les impérieux problèmes de la moralité individuelle et sociale.

Le Disciple allait justifier le jugement de Lemaître.

CHAPITRE III

LA GENÈSE DU DISCIPLE

Il n'est pas étonnant que, dans ces dispositions d'esprit et à ce point troublé de l'influence des livres sur l'âme, l'esprit et la sensibilité de l'adolescent, P. Bourget ait entrepris, l'occasion se présentant, de porter dans le roman ce problème d'une gravité indéniable.

Quelle fut l'occasion qui le détermina à écrire *Le Disciple* ? Et quel, le choc qui déclencha, chez lui, la décision ?

Là-dessus, historiens de la littérature, critiques, courriéristes se sont livrés à des conjectures plus ou moins hasardeuses, et plus ou moins exactes ;

« Il [Paul Bourget] se demanda, — peut-être à propos d'*Un homme libre*, de M. Maurice Barrès — si les idées étaient vraiment chose indifférente, si l'art et la philosophie avaient le droit de se désintéresser des conséquences pratiques de leur enseignement et si « l'art pour l'art », « le vrai pour le vrai », n'étaient pas un danger social. Il imagina donc un jeune homme, Robert Greslou, disciple du déterminisme et du dilettantisme contemporains. Il le plaça dans une situation analogue à celle où Stendhal avait placé son Julien Sorel. Et Greslou succombe, devient criminel comme Julien Sorel, mais froidement, mais « philosophiquement », sans autre souci que de poursuivre jusqu'au bout une monstrueuse « expérience » scientifique, dont l'idée lui a été suggérée

par les doctrines amORAles de son maître, l'austère et vénérable Adrien Sixte ¹. »

Cette explication date de 1912. En voici une plus récente, suggérée à un courriériste par la publication, dans *la Revue des Visages*, d'un numéro spécial consacré au maître Henri-Robert, le 3 avril 1929 : celui qui étudia l'affaire Chambige. *L'Intransigeant*, quelques jours plus tard, publiait cet entrefilet, qu'on nous permettra de reproduire ici, parce qu'il est, entre beaucoup d'autres, significatif de la manière dont la plupart des gens écrivent l'histoire et en particulier l'histoire littéraire :

« *La Revue des Visages* consacre un numéro spécial au bâtonnier Henri-Robert, de l'Académie Française. M. Henri-Robert, historien, avocat, conférencier, y est étudié. Sa première « affaire » importante fut, le 20 décembre 1890, la défense de Gabrielle Bompard. Mais, l'année précédente, M. Henri-Robert (il avait vingt-sept ans) avait préparé le dossier de son patron Durier, qui plaidait dans l'affaire Chambige.

Cette affaire inspira quelques romanciers : M^{me} Gyp écrivit *le Raté*, et M. Paul Bourget, *Le Disciple* ². »

Déjà, on s'en souvient peut-être, Anatole France avait envisagé l'hypothèse dans le premier des trois articles qu'il consacra au roman, au lendemain de la publication :

« Robert Greslou et Charlotte de Jussat font songer à deux noms qui n'ont été que trop publiés à l'occasion d'un récent procès. Le rapprochement s'impose à ce point que M. Paul Bourget a pris lui-même soin d'avertir le public que le plan

1. F. Strowski. *Tableau de la littérature française au XIX^e siècle*, p. 470.

2. *L'Intransigeant*.

de son roman était arrêté avant l'affaire de Constantine. Il n'est pas permis de mettre en doute une affirmation de M. Paul Bourget ¹. »

On connaît les faits de cette affaire célèbre. Le 25 janvier 1888, — j'en emprunte le résumé à *la Revue des Visages*, — vers le milieu de l'après-midi, une voiture déposait dans une villa près de Constantine, à Sidi-Mabrouck, une femme du monde âgée de trente ans et un jeune officier de vingt-deux ans, Henri Chambige. Le cocher reçut l'ordre d'attendre les amants ; il patientait depuis deux heures, quand un coup de feu retentit dans la villa déserte. On se précipita dans la maison et, dans une des pièces, on trouva M^{me} Grille, étendue morte, et près d'elle, Henri Chambige, la figure traversée d'une balle, qui sanglotait : « Je l'ai tuée, c'est elle qui l'a voulu ! »

Il y a sans doute quelque analogie entre la situation qui est faite à ces amants, séparés par la religion ; l'un étant catholique ; l'autre, protestante, et celle qu'on trouve dans *le Disciple*, Charlotte de Jussat et Robert Greslou l'étant, eux, par leur situation sociale. L'analogie se prolonge dans l'intention exprimée, ici et là, par la jeune femme de mourir avec celui qu'elle aime, et de sa main ; M^{me} Grille, d'une balle de revolver ; Charlotte, d'un breuvage empoisonné.

Mais l'analogie s'arrête là. Elle se réduit, au surplus, à une pure coïncidence, puisque, de son propre aveu, le romancier n'a pas été touché par le fait-divers.

M. Paul Bourget, au cours d'une interview à laquelle il s'est prêté de la meilleure grâce du monde, a catégori-

1. *La Vie Littéraire*, III, p. 61.

quement démenti que l'affaire Chambige ait eu la moindre influence sur la genèse du *Disciple*. Il a poussé l'obligeance jusqu'à confier à son interlocuteur qu'il a, personnellement, toujours considéré comme inexacts les hypothèses faites à cette époque sur les motifs d'un double suicide préparé théoriquement par ce malheureux jeune homme. Enfin, il a protesté que le pauvre Chambige ait jamais eu rien de commun avec Robert Greslou, tel que, lui, Bourget, l'a imaginé dans son roman. Et cette déclaration paraît décisive, en l'espèce, étant seule autorisée.

Poursuivant ses confidences, l'illustre académicien a bien voulu nous confier que l'idée du *Disciple* lui a été suggérée par l'affaire Lebiez. Ce dernier, coupable d'un assassinat qui fit alors du bruit, prétendit se justifier à l'audience par la doctrine de Darwin touchant la lutte pour la vie (*struggle for life*). Il ne s'agit plus d'une expérience scientifique, mais de la justification cynique, éhontée, par une doctrine philosophique, d'un meurtre au demeurant banal.

Aussi bien, n'est-ce pas, de cette affaire, ce que le romancier a retenu. Partant de ce fait qu'une doctrine, ou une hypothèse scientifique pouvait, le cas échéant, être invoquée devant le jury pour excuser, disons mieux, pour justifier un assassinat par exemple, l'idée est venue à Bourget de supposer qu'un crime commis par l'élève d'un philosophe troublât ce philosophe et le fît douter de son système.

Telle est, à son point de départ, la pensée du *Disciple*. Le fait-divers, comme on le voit, passe au second plan ; ou plutôt, il n'est utilisé par l'écrivain qu'en vue et dans

le dessein d'évoquer, devant le lecteur, un problème dont la gravité n'échappe à personne, mais qui, à l'époque où il écrivait, présentait un intérêt particulièrement angoissant. Nous retrouvons ici, à l'état diffus, peut-être inconscient de soi, chez Paul Bourget, ce « souci de la vie morale » qui a été indiqué, au chapitre précédent, comme un des traits essentiels de sa physionomie. Plus qu'aucun romancier, ou qu'aucun dramaturge, parmi ses contemporains, il était prédisposé à éprouver l'émotion pathétique que fait naître, chez un écrivain, le sentiment de sa responsabilité vis-à-vis du lecteur inconnu, vis-à-vis de cet adolescent dont il évoquait l'image, dans l'Avant-propos des *Essais*. Son hérédité de fils de professeur, sa sensibilité exaspérée par une littérature affranchie de toute préoccupation morale, son ambition de servir en écrivant et de travailler à éclairer, à fortifier la génération qui vient, ces causes, en se combinant, l'ont préparé, étant donné un fait-divers comme l'affaire Lebiez, à élever le débat, à dépouiller l'aventure de ce qu'elle avait de particulier et à lui conférer une valeur démonstrative, une puissance d'enseignement.

Si nous pouvions douter que Paul Bourget a eu vite fait de laisser retomber à l'oubli, qui ensevelit au jour le jour la chronique scandaleuse, cette affaire Lebiez, il suffirait de relire, dans la *Préface*, les quelques lignes que voici :

« N'y cherche pas [dans ce roman] ce que tu n'y trouverais point, des allusions à des événements récents. Le plan en était tracé, quand deux tragédies, l'une française ¹ et l'autre européenne ², sont venues attester qu'un même trouble

1. Il s'agit du drame, où M^{me} Grille trouva la mort sous la balle du malheureux Chambige.

2. Il s'agit de la mort du prince Rodolphe, fils de l'empereur

d'idées et de sentiments remue, à l'heure présente, de hautes et d'humbles destinées. Fais-moi l'honneur de croire que je n'ai pas spéculé sur des drames, qui ont fait souffrir, qui font souffrir trop de personnes. Les moralistes, dont c'est le métier de chercher les causes, rencontrent parfois des analogies de situation qui leur attestent qu'ils ont vu juste. Ils aimeraient mieux alors s'être trompés. Que je voudrais, pour me citer en exemple, qu'il n'y ait jamais eu dans la vie réelle de personnage semblable de près ou de loin au malheureux *disciple*, qui donne son nom à ce roman ! Mais, s'il n'y en avait pas eu, s'il n'y en avait pas encore, je ne t'aurais pas dit ce que je viens de te dire, jeune homme de mon pays ¹. »

Que le romancier ait subi, à la lecture, dans les journaux, de l'affaire Lebiez, une certaine impression, nous possédons là-dessus son propre aveu. Mais il est nécessaire d'ajouter aussitôt qu'il s'est dégagé du fait-divers, attentif par-dessus tout à traiter devant la conscience publique une question d'une importance souveraine.

En réalité, le problème des sources, en matière d'histoire littéraire, requiert de la part de qui s'y adonne, en même temps qu'un souci scrupuleux d'exactitude, une circonspection avisée et délicate. Dans le cas qui nous occupe, et ce premier point acquis, il se pose d'autres problèmes, subsidiaires comme on dit au Palais, mais dont la solution est de nature à souligner, tantôt l'invention créatrice de l'auteur, tantôt la valeur proprement littéraire de l'ouvrage.

On peut se demander notamment si le personnage

d'Autriche, et de sa maîtresse, Marie Vetsera. Sur ce drame, lire : de Claude Anet : *Mayerling* ; de T'Serstevens : *Taïa* ; enfin, dans *l'Illustration*, 26 avril 1930, un article documentaire.

1. *Le Disciple* (éd. Nelson), préface, p. 11.

d'Adrien Sixte répond à un philosophe réel, contemporain du romancier, à Taine par exemple, ou à Ribot, ou bien si le philosophe de la rue Guy-de-La-Brosse n'enveloppe pas, dans le système dont il endosse la paternité, toute la philosophie ambiante, en France, aux environs de 1890. Il est hors de doute qu'en fait, pour ce qui est des doctrines, on retrouve, soit dans les déclarations d'Adrien Sixte, soit dans les ouvrages que lui attribue le romancier, le déterminisme qui fut celui de Taine, dans *l'Intelligence*. Mais Paul Bourget, au cours de l'interview qui a été signalé plus haut, s'est défendu « d'avoir pensé à aucun philosophe en particulier. » Il a ajouté n'avoir eu en vue « qu'un système général construit d'ailleurs *a priori* avec les idées positives et déterministes alors prédominantes. »

Nous possédons sur ce point le précieux témoignage d'Anatole France, au lendemain de la publication du roman. Evoquant, en 1889, les camaraderies de leur commune adolescence, le critique du *Temps* écrivait :

« Déjà partagé entre le culte de la métaphysique et l'amour des grâces mondaines, il [Bourget] passait aisément dans ses propos de la théorie de la volonté aux prestiges de la toilette des femmes... Il avait plus de philosophie qu'aucun de nous, et l'emportait communément dans ces nobles disputes que nous prolongions parfois bien avant dans la nuit....

Que de fois nous avons reconstruit le monde, dans le silence des avenues désertes, sous l'assemblée des étoiles ! Et maintenant ces mêmes étoiles entendent les disputes d'une nouvelle jeunesse qui construit l'univers à son tour. Ainsi, les générations recommencent, à travers les âges, les mêmes rêves sublimes et stériles ! Il y a dix-huit ans, j'ai déjà eu l'occasion de le dire ici, nous étions déterministes

avec enthousiasme. Il y avait bien, parmi nous, un ou deux néo-catholiques. Mais ils étaient pleins d'inquiétude. Au contraire, les fatalistes déployaient une confiance sereine qu'ils n'ont pas gardée, hélas ! Nous savons bien aujourd'hui que ce roman de l'univers est aussi décevant que les autres, mais alors les livres de Darwin étaient notre Bible ; les louanges magnifiques par lesquelles Lucrèce célèbre le divin Epicure nous paraissaient à peine suffisantes pour glorifier le naturaliste anglais. Nous disions, nous aussi, avec une foi ardente : « Un homme est venu, qui a affranchi les hommes des vaines terreurs... » Je ne puis me défendre de rappeler une fois encore ces généreuses visites que, notre Darwin sous le bras, nous faisions à ce Jardin des Plantes, où M. Paul Bourget promène avec complaisance le héros de son nouveau roman, le philosophe Adrien Sixte ¹. »

Puis, dans le même passage, un peu plus loin :

« Comme je m'imaginai comprendre la vie et l'amour ! Comme sincèrement je croyais avoir surpris le plan divin ! M. Paul Bourget, dans sa maturité précoce, n'avait pas de ces illusions. Mais il était tout en Spinoza... Si je me laisse aller au charme de ces souvenirs, si je remonte ainsi le cours précipité de dix-huit années, on m'excusera, car j'y trouve déjà les germes et la semence des idées qui, mûries lentement, forment le nouvel ouvrage de M. Paul Bourget ². »

Et enfin, car il faut se limiter :

« L'existence paisible de M. Adrien Sixte, décrite dans le premier chapitre, rappelle par plus d'un trait la vie de Spinoza racontée par Jean Colerus, dont M. Bourget aimait jadis à nous citer des pages.

1. *La Vie Littéraire*, III, p. 55.

2. *Ibidem*, p. 56.

Il loua sur le Paviliœngrogt une chambre chez le sieur Van der Spyck, où il prit soin lui-même de se fournir de ce qui lui était nécessaire et où il vécut à sa fantaisie, d'une manière fort retirée.

Il est presque incroyable combien il a été sobre pendant ce temps-là et bon ménager... Il avait grand soin d'ajuster ses comptes tous les quartiers [trimestres], ce qu'il faisait afin de ne dépenser justement ni plus ni moins que ce qu'il avait à dépenser chaque année.

Sa conversation était douce et paisible. Il savait admirablement bien être le maître de ses passions. On ne l'a jamais vu ni fort triste ni fort joyeux... Il était d'ailleurs fort affable et d'un commerce aisé, parlant souvent à son hôtesse, particulièrement dans le temps de ses couches.

Pendant qu'il restait au logis, il n'était incommode à personne ; il y passait la meilleure partie de son temps tranquillement, dans sa chambre. Il se divertissait quelquefois à fumer une pipe de tabac. Ou bien lorsqu'il voulait se relâcher un peu plus longtemps, il cherchait des araignées qu'il faisait battre ensemble.

Ces traits sont touchants, parce qu'ils montrent la simplicité d'un très grand homme. M. Paul Bourget nous représente M. Adrien Sixte comme un Spinoza français de notre temps.

Il y avait quatorze ans que M. Sixte, au lendemain de la guerre, était venu s'installer dans une des maisons de la rue Guy-de-la-Brosse... Il occupait un appartement de sept cents francs de loyer, situé au quatrième... Dès son arrivée, le philosophe avait demandé simplement au concierge une femme de charge pour ranger son appartement et un restaurant d'où il fit venir ses repas... Été comme hiver, M. Sixte s'asseyait à sa table, à six heures du matin. A dix heures, il déjeunait, opération sommaire et qui lui permettait de franchir, à dix heures et demie, la porte du Jardin des Plantes... Un de ses plaisirs favoris consistait dans de lon-

gues séances devant les cages des singes et la loge de l'éléphant.

Ce bonhomme est un des grands penseurs du siècle. Il a exposé la doctrine du déterminisme avec une puissance de logique et une richesse d'arguments que Taine lui-même, ou Ribot n'avaient point atteinte. » ¹

Nous touchons ici le point de suture, si je puis dire, de deux sortes d'influences, chez Paul Bourget, — celle du tempérament personnel, nettement orienté vers la spéculation métaphysique. « Il a l'esprit philosophique, écrivait de lui Anatole France, en 1889. Il sait enchaîner les idées et conduire très longtemps sa pensée dans l'abstrait ² » ; et aussi celle des maîtres dont il a subi l'enchantement, aux jours de son initiation. « Par le tour de son esprit, il se rattache à l'école de M. Taine, écrit encore Anatole France, dans la même article ³. Taine, oui, et aussi, dans une certaine mesure, Th. Ribot, et généralement, tant il a l'esprit souple, malléable, tous ces penseurs que Taine a décrits magistralement dans ses *Philosophes classiques*.

Imaginons cet homme de trente-six ans. Il est en pleine maturité d'esprit, n'ayant guère cessé de lire et de méditer, depuis l'adolescence. Il est en pleine possession de son métier d'écrire, s'étant exercé tour à tour dans le poème, l'essai critique, le roman proprement dit. Il attend, un peu inquiet de son destin, le sujet qui lui permettra de déployer son talent dans tous les sens où il a deviné avec fierté qu'il pourrait marquer sa maîtrise. Précisément, un fait-divers éveille sa curio-

1. *La Vie Littéraire*, III, p. 57, 58.

2. *Ibidem*, p. 54.

3. *Ibidem*, p. 54.

sité, pose à sa conscience un problème angoissant, l'émeut aux profondeurs de son être. Ce philosophe, qui se trouble à la vue des conclusions qu'un disciple dévoyé tire de ses ouvrages, ce sera évidemment Spinoza, le maître de chœur de ses pensées métaphysiques, ce Spinoza dont il a lu et relu l'*Ethique*, dont il connaît par cœur la naïve biographie de Jean Colerus, au point d'en réciter de mémoire des passages à ses camarades. Et ce sera aussi, dans des proportions peut-être moindres, Darwin, le grand naturaliste anglais dont l'*Essai sur l'origine des espèces* ne le quitte guère plus que ses compagnons, qu'il emporte sous le bras, lors de ses visites au jardin des Plantes, avec Anatole France, Bouchor, d'autres encore. Mais c'est aussi, dans une certaine mesure, Taine, qui lui témoigne tant d'intérêt et une si bienveillante amitié, et c'est enfin, dans une proportion moindre, Th. Ribot, — du moins est-ce le sentiment de M. Victor Giraud, qui indique cette source dans une des notes de sa remarquable étude ¹.

J'avais cru, sur la foi du très regretté Maurice Bouchor, et je l'avais écrit quelque part, que Bourget avait, dans *Le Disciple*, décrit l'appartement occupé rue Guy-de-La-Brosse, par Elémir Bourges avec qui il entretenait les relations les plus suivies. D'une déclaration de Paul Bourget, il résulte qu'il a décrit l'immeuble et, dans l'immeuble, l'appartement où lui-même habitait alors, un peu à l'écart du Quartier Latin, toujours bruyant, dans le voisinage silencieux du Jardin des Plantes peuplé de fauves et d'animaux exotiques, parmi d'humbles boutiquiers et de paisibles employés,

1. *Les Maîtres de l'heure*, I, p. 281, n. 1.

petit monde aux gestes mécaniques et aux pensers timides.

Tout concourait, à cette heure, on le voit, pour favoriser l'éclosion du livre : la culture profonde de l'écrivain, les influences de tel ou tel maître de la pensée contemporaine, et jusqu'à ces images, à ces habitudes dont se tisse et s'anime la plus modeste des existences. Il n'avait fallu, pour mettre en mouvement ce système de causes d'inégale valeur, que la lecture, aux feuilles publiques, d'un très banal fait-divers.

Après cela, il est possible de retrouver, avec Brunetière, dans *Le Disciple*, « des ressouvenirs de Stendhal, de Balzac, de Dostoïewski, de *Rouge et Noir*, de *La Recherche de l'Absolu*, de *Crime et Châtiment*. » Et il se peut qu'il y ait « du Balthazar Claes dans son Adrien Sixte, comme il y a, dans son Robert Greslou, du Julien Sorel ou du Raskolnikof ¹ ». On ne s'affranchit jamais complètement de ses lectures. L'auteur avoue, pour ainsi dire, ces réminiscences, quand, dans la « confession » de son héros, il lui fait écrire :

« Je me rappelais le Julien Sorel, de *Rouge et Noir*, arrivant chez M. de Rênal, les tentations de Rubempré, dans Balzac, devant la maison des Bargeton, quelques pages enfin du *Vingtra* de Vallés ². »

Mais les traces qu'on peut relever de ces souvenirs ou de ces réminiscences n'enlèvent rien à l'originalité de la conception, ni à la sûreté de l'exécution. Ce qui a inspiré Paul Bourget, à cette heure décisive, c'est ce qu'il y avait d'original dans Bourget, son amour passionné des idées et sa foi indestructible à la vie morale.

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1889, p. 217.

2. *Le Disciple*, édit. Nelson, p. 152.

CHAPITRE IV

L'AFFAIRE BARRÉ-LEBIEZ

Le lecteur trouvera sans doute quelque intérêt à connaître dans ses détails cette affaire Lebiez, dont on a vu plus haut qu'elle a posé devant la conscience du philosophe qu'était déjà Bourget, devant l'imagination aussi de l'artiste qu'il était également — ceci moins que cela, — le problème de la responsabilité chez celui qui écrit ou qui enseigne.

Un intérêt anecdotique, d'abord, et qui ne contredit pas, il s'en faut au contraire, au caractère de la présente collection. Nous aimons aujourd'hui, plus que jamais, par suite du développement chaque jour croissant de la presse d'information : enquêtes, interviews, etc., connaître les menus aspects, les à-côté des affaires, criminelles ou autres, qui ont passionné l'opinion publique.

Un intérêt historique aussi, s'il est vrai, comme le déclare Paul Bourget, que c'est cette affaire Lebiez qui lui a suggéré de poser, devant le public, sous la fiction d'une intrigue romanesque, le problème de la responsabilité du philosophe. L'histoire du *Disciple* ne peut que gagner à ce que soient connues, dans ce procès

sensationnel, toutes les circonstances, comme on dit au Palais, de personnes, de temps et de lieux, qui ont contribué, chacune pour sa part et dans une proportion qu'il est impossible de déterminer mathématiquement, à mettre en branle la curiosité du philosophe et à émouvoir l'imagination de l'artiste.

A la vérité, cette affaire Lebiez, comme l'appelle Paul Bourget, fut, dans la réalité, l'affaire Barré-Lebiez, du nom des deux individus qui s'y trouvèrent mêlés. Le romancier n'a retenu que le nom du second, parce que c'est le seul qui l'ait intéressé, — celui qui lui a fourni le prototype de Robert Greslou.

Ceux de mes lecteurs qui désireraient refaire pour leur compte, et pour la satisfaction de leur curiosité anecdotique et littéraire, l'enquête à laquelle je me suis livré à leur intention, trouveront, dans l'ouvrage de G. Macé : *Mon musée criminel* (Paris, G. Charpentier), puis dans le grand Larousse illustré, à l'article *Poliveau*, qui ne comprend pas moins de trois colonnes, les détails circonstanciés de cette sinistre et, au demeurant, banale affaire d'assassinat. Il y a lieu, en outre, de se reporter aux feuilles publiques de l'époque, — notamment au 10 septembre de l'année 1878 : ce jour-là, en effet, un peu partout, en France, les journaux locaux reprenaient, au lendemain de l'exécution des deux assassins, sur la place de la Roquette, à Paris, le récit détaillé de leur crime.

Un jour, donc, de l'année 1878, exactement le 6 avril, une femme, la veuve Gillet, qui louait des garnis, rue Poliveau, à Paris, était assassinée, mais dans des conditions particulièrement sauvages. Attirée dans un guet-apens, elle avait été assommée de deux coups de mar-

teau, tandis qu'elle se baissait. Dans la suite, la tête, les bras et les jambes avaient été détachés du cadavre, et déposés dans la malle d'un des criminels.

Ces derniers passèrent des aveux. L'un, Barré, tenait un vague cabinet d'affaires, rue d'Hauteville. L'autre, Lebiez, avait obtenu son baccalauréat au lycée d'Angers et était venu à Paris, pour y entreprendre ses études de médecine. Il y vivait difficilement de répétitions. C'était, l'un et l'autre, de pauvres hères besogneux que la misère pousse, un jour, au crime.

Seulement, tandis que le premier obéissait, sans plus, à la loi de la jungle sociale, qui veut que les forts aient raison des faibles et s'emparent de leurs dépouilles, le second, à peine émancipé du collège, féru de philosophie et de science mal digérées, colorait, ou essayait de colorer son crime de raisons empruntées aux savants et aux philosophes.

Après avoir, à trois reprises, essayé d'assassiner chez elle la veuve Gillet, à qui il s'était présenté, « un marteau de fer enveloppé dans du papier noir plié de façon à lui donner l'apparence d'un portefeuille » (G. Macé), Barré faisait venir à son agence, pour lui apporter du lait, la malheureuse femme et, tandis qu'elle se baissait pour verser le lait dans un vase, il lui portait deux coups de marteau sur la tête. Étourdie, Lebiez l'achevait, en lui donnant six coups d'un grattoir qu'il avait en main, dans la région du cœur.

Les assassins différèrent quelque temps de dépecer le cadavre, « parce que Lebiez savait, affirme G. Macé, que, deux heures après le dernier soupir, le sang coulerait moins abondamment ». Ils passèrent donc ces deux heures au café. Puis, tandis que Barré se rendait au

domicile de la victime pour y faire main basse sur les valeurs qu'elle possédait, son complice sectionnait le cadavre à l'aide d'un rasoir, — peut-être d'un scalpel. On prétend même — c'est toujours G. Macé — qu'au retour de Barré, Lebiez lui aurait déclaré : « C'est dommage que la tête soit endommagée par les cassures du marteau, je l'aurais vendue vingt-cinq francs. » Sans doute, à quelque étudiant désireux d'avoir une tête pour y travailler chez lui.

C'est ici que se place un incident qui aura retenu l'attention de Paul Bourget. Le 11 avril, c'est-à-dire six jours après le crime, alors que la police en recherchait les auteurs, Lebiez donnait, dans une salle de la rue d'Assas, une conférence publique sur le sujet suivant : *Le Darwinisme et l'Église*. Il y opposait à l'enseignement traditionnel de l'Église catholique sur les notions de liberté, de responsabilité, de sanction ultraterrestre, la doctrine du naturaliste anglais, en particulier la théorie célèbre de la concurrence vitale. En d'autres termes, à l'antique morale de la charité fraternelle, il opposait l'âpre loi de la jungle, le droit du fort à réduire le faible, à le soumettre, et, au besoin, à l'exterminer.

Arrêtés, les deux misérables passèrent des aveux. Condamnés à mort, le 31 juillet, ils furent exécutés, comme je l'ai dit, place de la Roquette, à Paris, le 7 septembre 1878. Au cours des débats devant les Assises, Lebiez, reprenant le thème qu'il avait développé à la salle de la rue d'Assas, entreprenait de justifier, au nom de la science — comme le fera Robert Greslou, l'abominable forfait dont il s'était rendu coupable.

Là-dessus, G. Macé d'écrire avec indignation :

« Que dire de Barré, de Lebiez, élevés par d'honnêtes parents, n'ayant reçu que d'excellents principes, une bonne éducation, et possédant des carrières libérales capables de leur procurer des moyens d'existence honorable ? Ils ne peuvent, comme les autres criminels, invoquer l'excuse d'une enfance malheureuse, ni les mauvais conseils. Si à la rigueur on peut comprendre que les brutes fassent souche d'assassins, il est inouï d'être obligé de cueillir d'autres parasites au sein même des meilleures familles... Pour Barré et Lebiez, rien n'atténue l'odieux de leur crime. »

Mais ce qui scandalisait l'honnête Macé, et lui dictait cette prud'hommesque déclaration, c'est précisément ce qui piquait l'attention du moraliste qu'était déjà — en 1878, à la veille de ses fameux *Essais*, — Paul Bourget. Lui aussi, comme les naturalistes, il est à l'affût du document, — du texte écrit, imprimé, de l'œuvre d'un Renan, d'un Taine, d'un Baudelaire, oui, mais aussi du fait-divers le plus humble ou le plus tragique, dans la mesure où l'un et l'autre contiennent de la vie, de l'observation humaine, de la matière à réflexion et à philosophie.

De cette affaire Barré-Lebiez, il néglige à dessein, il laisse tomber tout ce qu'il y a de basement crapuleux, le besoin d'argent qui arme les bras des assassins ; les tentatives malheureuses ; le guet-apens ; les coups mortels. Il ne retient, chez le plus cultivé des deux, que ce qui contribuera à poser le problème de la responsabilité du savant, du philosophe, devant les conclusions qu'un malheureux, — méchant ou fou, peut-être les deux ensemble — est amené à tirer, à tort ou à raison, de leur enseignement.

Il va plus loin. Délibérément, il néglige encore le disciple lui-même. Le drame, il le transporte dans la vie du maître, — dans son logis paisible, où toutes les habitudes sont, du jour au lendemain, bouleversées ; dans son âme, dans son esprit qui s'affole à la perspective de ce que sa doctrine peut engendrer chez un faible ; dans son cœur, qui s'apitoye sur le malheur de l'infortuné disciple.

Dix ans ont passé entre le fait-divers et l'utilisation qu'en fait Bourget dans son roman. Le fait a déposé sa lie ; il s'est, si l'on peut dire, décanté. Il n'en subsiste plus, à cette heure, que l'aspect durable, ce qui est de nature à intéresser, à émouvoir ceux-là même pour qui il n'évoque plus qu'une banale histoire d'assassinat, entre beaucoup d'autres, dont la chronique des tribunaux et de la presse est pleine, même en cette fin du XIX^e siècle.

Mais ce long délai lui-même prouve, à la fois, que l'auteur ne cherche pas le succès dans l'exploitation d'un événement qui a eu de la notoriété, du retentissement, et cette discrétion a bien son prix ; mais aussi qu'il est, si l'on peut dire, aux aguets de tout ce qui peut animer un livre, un roman, lui communiquer intérêt, vie, passion, par delà l'intrigue proprement romanesque, un sujet de méditation pour l'individu et pour la société.

Cette histoire vécue, qui est à l'origine du *Disciple*, l'aventure tragique et navrante d'un adolescent, d'un jeune étudiant qui demande à la science, à la philosophie scientifique, l'excuse, la justification d'un acte, qu'il sait, qu'il sent, d'instinct, traditionnellement, si l'on peut dire, mauvais, criminel, cette expérience,

ce document, encore un coup, où la vie s'affirme dans ce qu'elle a de pathétique et de cruel, c'est ce qui communique au roman cet accent de vérité intense, auquel on n'échappe pas en le lisant, même aujourd'hui.

Rien de livresque dans *Le Disciple*. Je veux dire, rien d'artificiel ou, plus précisément, d'idéologique. Ce n'est pas un théorème, à la manière des casuistes. C'est de la vie, — de la pauvre et douloureuse vie humaine.

CHAPITRE V

LA PRÉFACE DU *DISCIPLE*

« Elle est curieuse, cette préface, écrivait Brunetière dans son compte-rendu, elle est surtout significative, et sans en chicaner la forme, qui pourrait être un peu plus simple, je n'en retiens que le fond, avec une satisfaction dont on me permettra de dire brièvement les motifs ¹. »

Là-dessus, le rude joueur, se souvenant de sa lutte contre le naturalisme, s'explique assez complaisamment. Je le cite, parce qu'il apporte, de son point de vue, qui est celui de la critique, une parole analogue à celle que nous allons recueillir tout à l'heure dans la préface elle-même :

« C'est qu'après avoir été traité dix ans de « philistin » ou de « bourgeois » par les dilettantes de la jeune critique, — on est un jeune critique aussi longtemps qu'on traite ridiculement les choses sérieuses et gravement les choses futiles —, il m'est doux de les voir venir eux-mêmes à ce qu'ils trouvaient en moi de plus « bourgeois » et de plus « philistin ». — Il croit à la nécessité d'un certain optimisme, dirait

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet 1889, pp. 214-227.

l'un d'eux¹, ou du moins de la sympathie pour les souffrances et les misères de l'humanité... Est-il nécessaire d'avoir de la sympathie morale pour ce qu'on peint ? Il me semble bien que le principal est de faire des peintures vivantes, et que c'est même le tout de l'art, le reste étant forcément autre chose : morale, religion, métaphysique. » Mais voici, tout récemment, et sans presque y songer, ce que lui répondait un plus jeune². : « La vie est intéressante, parce qu'elle est pleine d'une pitié sans fond... Tandis que nos romans réalistes n'expriment, en somme, que la mauvaise humeur où nos fades romans romanesques ont mis un lecteur sensé, les observateurs russes ont une opinion sur les hommes..., et cette opinion, c'est que nous sommes, avant tout, dignes de miséricorde... Enfin, Dieu soit loué ! nous voilà délivrés de toute cette littérature [le naturalisme]. Nous voyons clair ! La vie a une valeur en soi. La bonté a une majesté supérieure à l'art ! » Je laisserai d'ailleurs M. Paul Desjardins débattre là-dessus avec M. Jules Lemaître ; et il me suffira, pour ma part, que les œuvres traduisent quelque chose de cette « sympathie » — qu'il me semblait seulement qu'avant l'auteur d'*Anna Karénine*, celui d'*Adam Bede* et celui de *David Copperfield* avaient assez bien exprimée. Je me reprocherais de n'y pas joindre l'auteur des *Idées de M^{me} Aubray* et de *La femme de Claude*. »

Confrontons à cette longue citation, où s'affirme complaisamment la doctrine chère à Brunetière, la préface elle-même, avec son ton solennel, légèrement emphatique, parfois même — il faut avoir le courage de le dire, ou de l'écrire — un peu déclamatoire.

Dédiée, d'une façon abstraite, à un jeune homme, elle comporte à la fois un tableau assez vif de la jeunesse

1. Il s'agit ici, à n'en pas douter, de Jules Lemaître.

2. Apparemment, Paul Desjardins.

d'alors et une exhortation ardente, un appel pathétique à cette jeunesse travaillée de tendances contradictoires, — d'une part, un matérialisme éhonté, et, d'autre part, un dilettantisme dédaigneux des réalités profondes :

« C'est à toi que je veux dédier ce livre, jeune homme de mon pays, à toi que je connais si bien, quoique je ne sache de toi ni ta ville natale, ni ton nom, ni tes parents, ni ta fortune, ni tes ambitions, — rien, sinon que tu as plus de dix-huit ans et moins de vingt-cinq, et que tu vas, cherchant dans nos volumes, à nous, tes aînés, des réponses aux questions qui te tourmentent. »

Cet adolescent, chaque génération le produit à son tour, anxieux de l'avenir incertain, ivre d'idées généreuses ou séduisantes, cire molle où la main des maîtres de l'heure pétrit avec plus ou moins de gravité le destin du pays. Paul Bourget évoquait, au lendemain de la mort de son ami Brunetière, le Luxembourg « où nous avons, écrit-il, tant erré à vingt ans ». C'est l'heure des enthousiasmes un peu fous, où la fantaisie d'une raison qui s'éveille à la critique s'allie aux ferveurs d'une générosité parfois malavisée. Heure délicieusement trouble ! Heure éminemment décisive !

« Dans vingt ans d'ici, toi et tes frères, vous aurez en mains la fortune de cette vieille patrie, notre mère commune. Vous serez cette patrie elle-même. Qu'auras-tu recueilli, qu'aurez-vous recueilli dans nos ouvrages ? Pensant à cela, il n'y a pas d'honnête homme de lettres, si chétif soit-il, qui ne doive trembler de responsabilité. »

Et voilà posé le lourd problème qui fait précisément l'objet du roman.

« Tu trouveras, dans le *Disciple*, l'étude d'une de ces responsabilités-là. Puisses-tu acquérir une preuve que l'ami qui t'écrit ces lignes possède, à défaut d'autre mérite, celui de croire profondément au sérieux de son art ! Puisses-tu trouver, dans ces lignes, la preuve qu'il pense à toi anxieusement !

C'est, alors, un tableau de la jeunesse qui assista, en témoin du fond de ses collèges, ou en héros sur les champs de bataille malheureux, au drame de la défaite de 1870. Tristesse d'une catastrophe survenue, certes ; mais aussi foi tenace dans l'espoir d'un relèvement possible, et volonté ardente d'y collaborer, chacun dans la mesure de ses forces :

« Nous nous disions que notre œuvre, à nous, était de vous refaire, à vous, une France nouvelle, par notre action privée et publique, par nos actes et par nos paroles, par notre ferveur et par notre exemple, une France rachetée de la défaite, une France reconstruite dans sa vie extérieure et dans sa vie intérieure. Tout jeunes que nous fussions alors, nous savions, pour l'avoir appris de nos maîtres, — et ce fut le meilleur de leur enseignement — que les triomphes et les défaites du dehors traduisent les qualités et les insuffisances du dedans. Nous savions que la résurrection de l'Allemagne, au début du siècle, a été, avant tout, une œuvre d'âme. »

De cette fermentation d'idées et de sentiments, chez les adolescents, au lendemain de la guerre, nous trouvons un écho, un peu ironique dans la forme, sous la plume d'Anatole France, à l'article déjà cité, précisément à l'occasion du *Disciple* : « Ce goût d'unir le concret à l'abstrait est si bien dans sa nature que, tout jeune, il [Paul Bourget] le laissait voir dans les conversa-

tions, avant de le montrer dans ses livres. Nous sommes cinq à six à garder dans les souvenirs de notre première jeunesse les longues causeries du Luxembourg, auxquelles Paul Bourget, adolescent encore, apportait ses fines analyses et ses élégantes curiosités... Je ne puis me défendre de rappeler ces visites généreuses que, notre Darwin sous le bras, nous faisons à ce vieux Jardin des Plantes, où M. Paul Bourget promène avec complaisance le héros de son nouveau roman, le philosophe Adrien Sixte : » ¹

Suit un examen de conscience de cette génération, — en particulier de la bourgeoisie, ou de ce qu'on appelait alors la classe dirigeante : « Ah ! la brave classe moyenne, la vaillante et solide bourgeoisie, que possède encore la France ! Qu'elle a fourni, depuis ces vingt ans, d'officiers laborieux, cette bourgeoisie, d'esprits diplomatiques, habiles et tenaces, de professeurs excellents, d'artistes intègres ! » Sans doute, « elle n'a pas su rétablir la forme traditionnelle du Gouvernement, ni résoudre les problèmes redoutables que l'erreur démocratique nous impose. » Incomplète, son œuvre est néanmoins méritoire. « Jeune homme de 1889, ne la méprise pas. Sache rendre justice à tes aînés. Par eux la France a vécu. »

L'essentiel, à qui tient en ses mains leur héritage, c'est de s'en montrer digne, c'est de les dépasser, c'est de parfaire ce qu'ils n'ont pu qu'ébaucher. Il y a, au premier plan, le souvenir obstiné des provinces perdues : « Que je voudrais être sûr que tu n'es pas prêt à renoncer à ce qui fut le rêve secret, l'espérance consola-

1. *La Vie Littéraire*, III, p. 56.

trice de chacun de nous, même de ceux qui n'en ont jamais parlé ! Mais non, j'en suis sûr, et que tu te sens triste quand tu passes devant l'Arc où les *autres* ont passé, même si c'est avec ton ami, et par les beaux soirs d'été. » Mourir, s'il le fallait, c'est bien. Vivre est mieux, vivre dans le sens de la tradition que nous ont léguée nos aïeux, dans le souvenir contagieux des héros authentiques, des artistes impérissables, des penseurs souverains.

« As-tu de l'idéal enfin, plus d'idéal que nous ? de la foi, plus de foi que nous ? de l'espérance, plus d'espérance que nous ? — Si c'est oui, donne-moi la main, et laisse-moi te dire : merci ! — Si c'est non !... »

A cette seule perspective, l'auteur s'arrête. Et, en une page, qui, pour le dire en passant, est la meilleure de la préface, incisive, nerveuse, colorée, ramassée comme un portrait de Taine, il évoque deux aspects de la jeunesse d'alors :

« Il y a deux types de jeunes gens que je vois devant moi à l'heure présente, et qui sont devant toi aussi comme deux formes de tentation également redoutables et funestes. »

Toute une philosophie est enclose dans cette description, et aussi l'écho à peine affaibli, à quarante ans de distance, d'une rumeur d'appétits déchaînés :

« L'un est cynique et volontiers jovial. Il a, dès vingt ans, fait le décompte de la vie, et sa religion tient dans un seul mot : jouir, — qui se traduit par cet autre : réussir. Qu'il fasse de la politique ou des affaires, de la littérature ou de l'art, du sport ou de l'industrie ; qu'il soit officier, diplomate ou avocat, il n'a que lui-même pour Dieu, pour principe et pour fin. Il a emprunté à la philosophie naturelle de ce temps

la grande loi de la concurrence vitale, et il l'applique à l'œuvre de sa fortune avec une ardeur de positivisme qui fait de lui un barbare civilisé, la plus dangereuse des espèces.. Il n'estime que le succès et, dans le succès, que l'argent... Il est si profondément nihiliste à sa manière que l'idéal lui paraît une comédie chez tout autre... Ce jeune homme-là, c'est un monstre, n'est-ce pas ? Car c'est être un monstre que d'avoir vingt-cinq ans et, pour âme, une machine à calcul au service d'une machine à plaisir. »

Voilà le matérialiste. Et voici à présent le dilettante :

« Cet autre a, lui, toutes les aristocraties des nerfs, toutes celles de l'esprit, et est un épicurien intellectuel et raffiné, comme le premier est un épicurien brutal et scientifique. Ce nihiliste délicat, comme il est effrayant à rencontrer et comme il abonde ! A vingt-cinq ans, il a fait le tour de toutes les idées. Son esprit critique, précocement éveillé, a compris les résultats derniers des plus subtiles philosophies de cet âge. Ne lui parlez pas d'impiété, de matérialisme. Il sait que le mot *matière* n'a pas de sens précis, et il est, d'autre part, trop intelligent pour ne pas admettre que toutes les religions ont pu être légitimes, à leur heure. Seulement, il n'a jamais cru, il ne croira jamais à aucune, pas plus qu'il ne croira jamais à quoi que ce soit, sinon au jeu amusé de son esprit, qu'il a transformé en un outil de perversité élégante. Le bien et le mal, la beauté et la laideur, le vice et la vertu lui paraissent des objets de simple curiosité. L'âme humaine tout entière est, pour lui, un mécanisme savant et dont le démontage l'intéresse comme un objet d'expérience... Nous le connaissons trop bien, ce jeune homme-là ; nous avons tous failli l'être, nous que les paradoxes d'un maître trop éloquent ont trop charmés ; nous l'avons tous été un jour, une heure ; nous le sommes encore, dans nos mauvais moments. »

Cette évocation s'achève sur une adjuration qu'on ne lit pas sans émotion aujourd'hui, dans le souvenir, toujours présent à nos cœurs, des jeunes gens qui, de leur sacrifice, ont réalisé le vœu de la génération née de la guerre 1870-1871 :

« Ne sois ni l'un ni l'autre de ces deux jeunes hommes, jeune Français d'aujourd'hui. Ne sois ni le positiviste brutal qui abuse du monde sensuel, ni le sophiste dédaigneux et précocement gâté qui abuse du monde intellectuel et moral. »

Et encore :

« Dans ces temps de conscience troublée et de doctrines contradictoires, attache-toi, comme à la branche de salut, à la phrase sacrée : « Il faut juger l'arbre par ses fruits. » Il y a une réalité dont tu ne peux pas douter, car tu la possèdes, tu la sens, tu la vois à chaque minute : c'est ton âme. Parmi les idées qui t'assaillent, il en est qui rendent ton âme moins capable d'aimer, moins capable de vouloir. Tiens pour assuré que ces idées sont fausses par un point, si subtiles te semblent-elles, soutenues par les plus beaux noms, parées de la magie des plus beaux talents. »

C'est ici, sans aucun doute, le point essentiel de cette importante préface. A la formule de « l'art pour l'art », des artistes et des littérateurs ; à celle du « vrai pour le vrai », des philosophes, Bourget oppose le rapport inéluctable qui, chez l'individu et dans la société, s'établit, de l'idée, de l'image, de la doctrine, du chef-d'œuvre, à l'attitude pratique qui en découle et qui communique à ce qui sort de l'intelligence, à ce qui

s'exprime par la parole ou par la plume, par le ciseau ou par le pinceau, une force explosive dont ne saurait se désintéresser ni le philosophe, ni le littérateur, ni l'artiste. Ce sera toute la matière du *Disciple*.

Plus que le tableau en raccourci de ce qu'étaient les tendances de la jeunesse française, aux environs de 1889, — dans le temps, faut-il le rappeler ? où l'Exposition universelle, à Paris, déployait, devant la France et devant l'étranger, le spectacle de notre prospérité matérielle, — ce qu'il faut retenir de ces pages vibrantes, c'est une manière de juger les doctrines qui, si elle n'est pas sans intérêt, appelle, on le verra dans la polémique entre Brunetière et Anatole France, de sérieuses réserves.

Du moins, accordera-t-on à Paul Bourget le mérite d'une attitude nette, résolue, qui ne marque pas seulement une heure décisive dans sa carrière personnelle, mais qui prépare aussi, dans l'opinion publique, en face du scientisme triomphant avec Renan, Taine et Ribot, chez nous, la réhabilitation, dans l'appréciation des valeurs, des vieilles doctrines de la liberté et de la moralité humaines.

Tel est le document, un peu long, oui ; un peu emphatique, certes, et, par instants, déclamatoire ; mais d'une sincérité indéniable, sur ce qui concerne l'écrivain, et d'une rare sûreté de coup d'œil, si l'on considère la suite des événements et la renaissance de l'idéalisme, — le mot est de Brunetière, dans l'un de ses *Discours de combat* — qui s'est produite, en France, entre 1890 et 1900.

Le critique de la *Revue des Deux-Mondes* l'eût voulue « un peu plus simple », cette préface. Eût-elle, plus

modérée dans la forme, de ton, d'accent et de style, atteint son objet ? Il est permis de penser qu'à un livre comme *Le Disciple*, qui faisait à ce point volte-face à l'opinion publique, il fallait un tel avant-propos, une telle déclaration, dussent-ils, l'un et l'autre, — déclaration et avant-propos — revêtir, à ces conditions, l'allure d'un manifeste littéraire, voire philosophique.

Jules Lemaître, toujours spirituel, au besoin malicieux, paraît avoir donné une note plus juste, quand il écrit, dans le Billet du Matin, qu'on a cité précédemment :

« Ce mondain raffiné [P. Bourget] sait, quand le devoir le commande, secouer cette tyrannie : la peur du ridicule. Il l'a prouvé dans sa préface du *Disciple*. »

Ce qui résume, sans conteste, l'esprit et ce qui caractérise équitablement la valeur de cette préface, c'en est le courage, — intellectuel et moral.

CHAPITRE VI

LA QUERELLE DU *DISCIPLE*. BRUNETIÈRE ET LE PRAGMATISME.

Le roman paraissait en juin. *La Revue des Deux-Mondes*, dans sa livraison du 1^{er} juillet, en rendait compte sous la plume de Ferdinand Brunetière. Pour expliquer cet empressement à signaler ce livre, il n'est peut-être pas nécessaire de faire appel à la déjà longue et solide amitié qui liait les deux camarades, compagnons de chaîne à la pension Lelarge, mais aussi compagnons de rêves littéraires, une fois libérés du métier, ni à l'affectueux et clairvoyant intérêt dont le jeune critique suivait, en la jugeant, parfois avec quelque rigueur, la production du jeune romancier. A défaut de ces motifs, l'actualité du sujet traité eût suffi à mettre la plume aux mains de Brunetière.

« Les idées agissent-elles, ou n'agissent-elles pas sur les mœurs ? Un poète, un auteur dramatique, un romancier surtout (qu'on lit et qu'on relit), un philosophe, un savant même ne doivent-ils pas se regarder comme ayant un peu charge d'âmes ? Les « vérités » qu'ils proclament — qui ne sont pas trop souvent que les erreurs de la veille ou les préjugés du lendemain, — peuvent-ils les mettre à si haut

prix que de n'avoir égard, en les répandant, ni au scandale qu'elles soulèvent, ni à ce qu'elles ébranlent d'autres « vérités » peut-être, ni aux conséquences qui en sortiront ? Ils n'écrivent, disent-ils, que pour eux-mêmes, et quelques lecteurs triés... Mais, à travers l'espace et le temps, si leurs doctrines, une fois jetées dans le monde, y vivent, s'y développent, font enfin des disciples parmi cette foule obscure à laquelle, quoi qu'ils en disent, ils demandent au moins l'hommage de son admiration, n'en seront-ils pas tenus à bon droit pour comptables, responsables et, au besoin, coupables ? Leur sera-t-il permis alors de plaider l'innocence de leurs intentions ? Les laisserons-nous dire qu'on les a mal compris en suivant leurs leçons ; qu'ils ne les ont données que pour n'être pas appliquées ; et qu'en démontrant, par exemple, que nous ne pouvons rien sur nous ni contre nos passions, cela signifiait en leur langue qu'il fallait y résister tout de même ?

« Telles sont les belles et grandes questions que M. Paul Bourget s'est proposées dans son *Disciple*, qu'il a décidées d'une manière et en un sens que peut-être n'attendaient pas tous les lecteurs de *Mensonges* ou de la *Physiologie de l'Amour Moderne*, et que, pour notre part, nous ne le félicitons guère moins d'avoir ainsi décidées que d'avoir traitées, avec son talent ordinaire, mais dépouillé cette fois de toute affectation, de toute mièvrerie, mûri par la méditation et tout à fait égal à la portée du sujet. *Le Disciple* n'est pas seulement l'un des meilleurs romans de M. Paul Bourget ; c'est aussi une de ses bonnes et de ses meilleures actions. » ¹

Le lecteur aura admiré, je pense, avec quelle maîtrise le critique a dégagé la thèse et ce qu'il appelle la « portée » du roman. Il n'en méconnaît certes ni l'in-

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1889, pp. 214-215.

trigue savamment conduite, ou plutôt déduite, des causes aux effets qui portent à leur tour des conséquences, ni l'évocation minutieuse de ce qu'il appelle les « milieux », par exemple les paysages d'Auvergne, ni enfin, comme on l'a vu au chapitre précédent, la préface qu'il estime « curieuse » et « significative ». Mais, plus qu'à l'expérience monstrueuse instituée par Robert Greslou et aux péripéties émouvantes qui en marquent les différentes phases, ce à quoi Brunetière est sensible, c'est à l'attitude du philosophe enfin désabusé de l'innocuité de son enseignement, et, pour ainsi dire, brusquement arraché de sa tour d'ivoire, — en l'espèce, de son douillet appartement dans le tranquille quartier du Jardin des Plantes et de sa colossale ignorance de la vie.

Et, s'étant réjoui qu'un tel sujet fut « analogue » à la nature du talent et de l'esprit de Paul Bourget, le critique s'abandonne âprement à la joie d'inquiéter les savants, les philosophes, dans la sécurité où ils vivent relativement aux conséquences pratiques de leurs doctrines.

« Si l'on disait, en effet, non pas même à un romancier, mais à un philosophe, mais à un savant, à un physiologiste ou à un physicien, que leur science ou leur art, n'ayant rien de commun avec la vie, ne sont qu'une manière d'occuper leurs loisirs, ...une inoffensive manie, mais une manie et, comme telle, plus digne de pitié que d'envie ; ils se révolteraient, — et ils n'auraient pas tort. Leur préention n'est pas seulement d'être lus, ou admirés ; elle est encore d'être crus, d'être suivis, d'étendre enfin parmi les hommes, avec le bruit de leur nom, la fortune, le triomphe et l'autorité de leurs doctrines. Ils veulent aussi

des places ; — ils veulent des titres ; — ils veulent des croix ; mais ils veulent surtout des disciples ; ils veulent des propagateurs ou des héritiers de leurs idées... Cependant, si de leurs idées quelqu'un de leurs disciples, plus audacieux ou moins honnête, a tiré des conséquences qu'eux-mêmes, comme souvent il arrive, n'avaient pas entrevues, ni même soupçonnées ; si, tandis qu'ils établissaient démonstrativement, à ce qu'ils croient du moins, dans le secret du laboratoire ou dans le silence du cabinet, des doctrines que les bourgeois appellent « subversives », quelque imprudent ou quelque maladroit les applique et se réclame d'eux, en les appliquant, ils se lavent impudemment les mains du mal qu'ils ont causé...

« Si cela est vrai même des savants, combien cela ne l'est-il pas plus encore des penseurs et des philosophes !... Fussiez-vous donc assuré que la « concurrence vitale » est la loi du développement de l'homme, comme elle l'est des autres animaux ; que la nature, indifférente à l'individu, ne se soucie que des espèces ; et qu'il n'y a qu'une raison, ou qu'un droit, qui est celui du plus fort, *il ne faudrait pas le dire*¹, puisque, de suivre ces « vérités » dans leurs dernières conséquences, il n'est personne aujourd'hui qui ne voie que ce serait ramener l'humanité à sa barbarie première. Fussiez-vous assuré que l'homme n'est pas libre, et, selon la forte expression de Spinoza, que, lorsqu'il croit l'être, « il rêve les yeux ouverts », *il ne faudrait pas le dire*, puisque l'institution sociale et la morale entière reposent, comme sur leur simple fondement, sur l'hypothèse ou le postulat de la liberté. Mais le fait est d'ailleurs que de tout cela nous ne savons rien.² »

1. C'est moi qui souligne ce passage.

2. *Revue des Deux-Mondes*, p. 259.

Nous retrouvons ici le pragmatisme, qui s'étalait complaisamment dans la préface du *Disciple*, cette préoccupation du réel en regard de l'idéal, du fait au-delà de l'idée. La position est aussi nette que possible. Il y a là, brutale, intransigeante, une limitation de ce qu'on appelait alors les droits imprescriptibles de la vérité, dût l'homme en souffrir et la société en crever !

Ce qu'on enfermait dans cette expression, enivrante après des siècles de luttes, de souffrances, de persécutions, — la liberté de penser —, se trouvait ramené et réduit au paradoxe d'une recherche dont les résultats ne pouvaient s'exprimer qu'en fonction des circonstances de temps, de lieu, de personnes, honteuse en quelque sorte de soi, diminuée, avilie et, pour tout dire, frappée de stérilité :

« C'est, continuait Brunetière, qu'il y a des limites à l'audace de la spéculation philosophique ; et, sans parler de celles que nous devrions trouver dans l'absolue certitude où nous sommes de ne jamais résoudre l'énigme du monde, on en trouve d'autres et de plus prochaines dans la nécessité de l'institution sociale pour assurer la perpétuité de l'espèce et l'avenir de l'humanité. Nous n'avons pas le droit de croire, par exemple, que « la théorie du bien et du mal n'ait d'autre sens que de marquer un ensemble de conventions, quelquefois utiles, quelquefois puériles. » Car d'abord, ce sophisme, nous ne pouvons pas le démontrer, ni seulement le soutenir, sans appeler à notre aide et faire intervenir dans nos raisonnements des hypothèses métaphysiques sur la nature de l'homme ou sur l'inexistence de Dieu, — lesquelles, par définition, échappent aux prises de la certitude. Mais, si nous le démontrions, nous n'aurions démontré que la souplesse de notre intelligence et la subtilité de notre dialectique,

puisque « la société ne peut se passer de la théorie du bien et du mal » et que nous ne savons pas, que nous ne pouvons pas imaginer seulement ce que c'est que l'homme en dehors de la société. Avant tout, et par-dessus tout, depuis six mille ans que nous nous connaissons — et même beaucoup moins, — quelque supposition qu'il nous plaise d'adopter sur nos origines animales, avant d'être faits pour penser, avant de l'être pour rêver, avant de l'être pour vivre, nous sommes faits, l'homme est fait pour vivre en société. La conséquence n'est-elle pas bien claire ? *Toutes les fois qu'une doctrine aboutira, par voie de conséquence logique, à mettre en question les principes sur lesquels repose la société, elle sera fausse, n'en faites pas de doute*¹ ; et l'erreur en aura pour mesure de son énormité la gravité du mal même qu'elle sera capable de causer à la société. Ni la physique, ni la chimie, ni la physiologie ne peuvent rien là-contre ; encore bien moins l'histoire naturelle, ou l'anthropologie, qui ne sont pas sciences, qui aspirent seulement à l'être, qui ne sont, en attendant, que des recueils de faits auxquels peut-être, dans cinq cents ans, on s'étonnera que nous ayons pu croire. Mais, dans cinq cents ans, dans mille ans et dans dix mille ans, la société existera toujours, — ou bien c'est que l'espèce humaine aura disparu de la surface du globe. »²

Le ton est vif ; la dialectique, passionnée ; la doctrine, inquiétante, s'il est vrai que ce qu'elle met en péril, ce n'est pas seulement la liberté de la recherche philosophique ou scientifique, mais le progrès même des idées et des mœurs dans la société humaine. Ce qui s'en dégage, de cette page brûlante, c'est une notion statique de la tradition, une espèce de conservatisme qui nie,

1. C'est moi qui souligne ce passage.

2. *Revue des Deux-Mondes*, p. 260.

ou peu s'en faut, le développement de la pensée, en le soumettant aux lois discutables d'une absolue conformité à ce qui se dit, à ce qui se fait, depuis qu'il y a des hommes et qu'il vivent en société.

Certes, le contrat social s'impose comme un fait primordial. L'homme, disait déjà Aristote, est un animal fait pour vivre en commun. Il subit, à n'en pas douter, la loi de cette communauté, qui requiert, de chacun de nous, une soumission à la règle, une adaptation aux conventions, coutumes et habitudes, dans l'intérêt à la fois de l'individu et de la communauté.

Mais, mesurer le degré de vérité ou d'erreur d'une doctrine philosophique à sa conformité à l'état actuel de la société, n'est-ce pas, d'une part, condamner *a priori* tout effort de recherche, et, d'autre part, enfermer à tout jamais l'idée de société dans un concept déterminé une fois pour toutes ?

On verra, au chapitre suivant, quel émoi provoqua cette déclaration de Brunetière et comment, en déchaînant une polémique, elle fit, au roman de Bourget, la plus utile, la plus efficace propagande qu'il pût souhaiter. L'aventure tragique de Robert Greslou, séduisant Charlotte de Jussat, pour « expérimenter » sur un cœur de jeune fille la naissance et le développement de la passion amoureuse, passa au second plan, au moins pour le moment. Il ne s'agit plus, dans la ferveur des arguments échangés, que de savoir si le souci de conserver l'ordre social interdisait désormais au penseur, au philosophe, d'entreprendre, en collaboration avec la science, dans le silence du cabinet ou dans le secret du laboratoire, comme disait le critique, la révision, toujours en instance devant l'esprit critique, des valeurs

sur lesquelles l'homme vit depuis des siècles, et à la lumière desquelles il juge son action et celle d'autrui.

La liberté de penser, à cette date, c'est Renan, c'est Taine, c'est Berthelot ; c'est, autour d'eux, la foule de leurs disciples, séduits à la grâce nonchalante du premier, à la passion grave et contenue du deuxième, à l'assurance altière du troisième dans l'avenir réservé à la science. Celle-ci est en train de devenir ce que Fr. de Curel appellera bientôt « la nouvelle idole ». *Les origines du Christianisme, l'Histoire de la littérature anglaise ou l'Intelligence*, les *Discours et Conférences* de Berthelot rallient, à cette heure, les suffrages de l'élite cultivée, en France. Le snobisme aidant, ou la mode, ces ouvrages rencontrent auprès du lecteur d'autant plus de succès, un accueil d'autant plus enthousiaste qu'ils battent en brèche ce qu'on pensait jusqu'alors du Christianisme, de l'homme et de ses moyens de connaître, de la science et du domaine qui lui était réservé. Les philosophes, les savants et, à leur suite, l'élite intellectuelle qui les applaudit, éprouvent une sorte de plaisir trouble à fonder sur ces théories nouvelles, sur ces hypothèses « subversives », le principe d'une société qui n'aurait plus rien de commun avec l'ancienne. La vieille cité supposait l'homme maître de son destin, sous le regard de Dieu, et jouant, pour ainsi dire, son salut à ses risques et périls, — devant l'Éternité. La cité, qu'on rêve alors et qu'on bâtit, le livrera, pieds et poings liés, à un vaste système de causes et d'effets, où il ne conservera plus que l'illusion bienfaisante d'une liberté chimérique, d'un créateur et d'un juge hypothétiques. La tristesse même du contraste communique à la perspec-

tive de cet avenir une sombre volupté, où le pessimisme contemporain se repaît âprement.

« Ce ne sont pas, on le voit, de petites questions que M. Paul Bourget a traitées dans son *Disciple*, et ce ne sont pas non plus des questions inutiles..., concluait Brunetière. Ce sont des questions actuelles, s'il en fut, et ce sont, comme telles, des questions qu'il faut bien qu'on discute. » ¹

On allait en effet les discuter, et avec quelle ardeur ! ce sera l'objet du prochain chapitre.

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1889, p. 223.

CHAPITRE VII

LA QUERELLE DU DISCIPLE (*suite*). ANATOLE FRANCE ET LE SCIENTISME.

Dans le temps où Brunetière signalait *Le Disciple* aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, Anatole France en résumait la fable et en discutait la portée devant ceux du *Temps*. Il lui consacra exactement trois feuilletons, recueillis aujourd'hui au tome III de *La Vie Littéraire*.

Dans le premier de ces feuilletons, il effleurait à peine la question de la responsabilité du philosophe, plus sensible, me semble-t-il, au récit lui-même et à la convenance qu'il y découvrait avec le tour d'esprit du romancier : « M. Paul Bourget a une qualité d'esprit fort rare chez les écrivains voués aux œuvres d'imagination. Il a l'esprit philosophique ¹. » Cependant l'importance du problème posé par *Le Disciple* ne lui avait pas échappé.

« Certaines doctrines philosophiques, le déterminisme par exemple et le fatalisme scientifique, sont-elles par elles-mêmes dangereuses et funestes ? Le maître qui nie le bien et le mal est-il responsable des méfaits de son dis-

1. *La Vie littéraire*, III, p. 54.

ciple ? On ne peut nier que ce soit là une grande question. »

Sans méconnaître que certaines philosophies « portent en elles la négation de toute morale » et qu'à ce titre « elles ne peuvent entrer dans l'ordre des faits que sous la forme du crime », il déclarait sans ambages :

« Je persiste à croire toutefois que la pensée a, dans sa sphère propre, des droits imprescriptibles et que tout système philosophique peut être légitimement exposé. »¹

Il ajoutait, non moins catégoriquement :

« C'est le droit, disons mieux, le devoir de tout savant qui se fait une idée du monde d'exprimer cette idée, quelle qu'elle soit. Quiconque croit posséder la vérité doit la dire... Les droits de la pensée sont supérieurs à tout. C'est la gloire de l'homme d'oser toutes les idées. Quant à la conduite de la vie, elle ne doit pas dépendre des doctrines transcendantes des philosophes. »²

Enfin, il se prononçait en ces termes sur le cas du héros de Paul Bourget : « Ce n'est pas le déterminisme ; c'est l'orgueil qui a perdu Robert Greslou³. »

Ainsi, à l'insu l'un de l'autre, les deux critiques avaient pris position, avec une netteté qui les dressait l'un contre l'autre.

« Fussiez-vous donc assuré, écrivait le premier, que la « concurrence vitale » est la loi du développement de l'homme, comme elle l'est des autres animaux..., il ne faudrait pas le dire. »

1. *La Vie littéraire*, III, p. 62.

2. *Ibidem*, p. 63.

3. *Ibidem*, p. 63.

Tandis que le second professait, sans restriction d'aucune sorte : *Quiconque possède la vérité doit la dire*.

Et, par delà cette opposition de deux tempéraments, c'était en réalité le conflit de deux doctrines, le pragmatisme de Brunetière et le scientisme d'Anatole France.

On conçoit donc qu'ayant lu l'étude de son confrère, le critique du *Temps* ait éprouvé le besoin, dans le feuilleton suivant, de reprendre la question et de la traiter avec toute l'ampleur qu'elle méritait.

Il nie d'abord que le romancier ait résolu le problème par lui posé :

« M. Paul Bourget agite avec une rare habileté d'esprit de hautes questions morales qu'il ne résoud pas. Et comment les résoudrait-il ? Le dénouement d'un conte ou d'un poème est-il jamais une solution ? » ¹

Le trouble, ou la confusion du philosophe devant les conséquences de son enseignement ne prouvent rien. « M. Sixte, qui est homme, a été troublé dans sa chair. C'est tout le sens que je puis tirer de cette partie du récit. Mais M. Sixte doit-il être tenu pour responsable du crime de son disciple ? »

Anatole France ne le croit pas, — à l'encontre de Brunetière. Et il prend à partie son confrère avec une fermeté de conviction qui se dissimule mal sous l'apparente nonchalance du raisonnement.

« C'est la morale, dit-il [Brunetière], qui juge la métaphysique. Et remarquez qu'en décidant ainsi, il ne soumet pas la métaphysique, c'est-à-dire les diverses théories des idées, à une théorie particulière du devoir, à une mo-

1. *La Vie Littéraire*, III, p. 63.

rale abstraite. Non, il livre la pensée à la merci de la morale pratique, autrement dit, à l'usage des peuples, aux préjugés, aux habitudes, enfin à ce qu'on appelle les principes. C'est uniquement d'après les principes qu'il appréciera les doctrines. Il le dit expressément. »¹

Et, dans une suite de considérations d'une sinuosité charmante, Anatole France expose son point de vue, non pas didactiquement, mais par retouches successives, en s'y reprenant à plusieurs fois, affirmant et limitant aussitôt son affirmation, onctueux et prudent, mais ferme cependant en son opinion.

« Il [Brunetière] ne songe pas que les principes sociaux sont plus variables encore que les idées des philosophes et que, loin d'offrir à l'esprit une base solide, ils s'écroulent dès qu'on y touche. »²

« Il ne songe pas non plus qu'il est impossible de décider si une doctrine, funeste aujourd'hui, dans ses premiers effets, ne sera pas demain largement bienfaisante. »³

Et encore :

« Il ne saurait y avoir pour la pensée une pire domination que celle des mœurs. »⁴

A la vérité, l'intransigeance de Brunetière, — de sa formule au moins, — permet à Anatole France d'esquiver la discussion profonde. Car enfin, il faudrait déterminer tout d'abord si ce que, d'accord avec son contradicteur, il appelle la morale, n'est, comme il le

1. *La Vie Littéraire*, III, p. 65.

2. *Ibidem*, p. 65.

3. *Ibidem*, p. 66.

4. *Ibidem*, p. 67.

laisse entendre, qu'une suite d'idées, de sentiments, d'habitudes qui se succéderaient, chez l'homme, au cours des âges, sans rapport entre eux, au besoin se contredisant, ou bien si, au contraire, dans cette longue suite, il n'y a pas de principes permanents, qui survivent à l'évolution même des mœurs et peut-être la contrôlent ou la modèrent. C'est la distinction classique entre la morale théorique, qui suppose la liberté et la responsabilité devant un juge suprême, en un au-delà justicier, et la morale pratique, qui enregistre les formes successives, variées et parfois apparemment contradictoires que revêt le sentiment de l'obligation dans l'humanité. Ni l'un ni l'autre des critiques n'a établi cette distinction. A la faveur de cette omission, la discussion demeure dans le vague :

« Laissons toutes les doctrines se produire librement ; n'ameutons jamais contre elles les petits dieux domestiques qui gardent nos foyers. N'accusons jamais d'impiété la pensée pure. Ne disons jamais qu'elle est immorale, car elle plane au-dessus de toutes les morales. Ne la condamnons pas surtout pour ce qu'elle peut apporter d'inconnu. » ¹

Et encore :

« C'est la pensée qui conduit le monde. Les idées de la veille font les mœurs du lendemain... Subordonner la philosophie à la morale c'est vouloir la mort de la pensée, la ruine de toute spéculation intellectuelle, le silence éternel de l'esprit. » ²

Le malentendu se prolonge entre les deux adversaires. Brunetière se place au point de vue de ce qu'il appelle

1. *La Vie Littéraire*, III, p. 69.

2. *Ibidem*, p. 70.

« l'institution sociale » qu'il considère en somme comme établie sur des principes intangibles, et de là il juge les doctrines selon qu'elles confirment ou qu'elles infirment ces principes, faute desquels, croit-il, la société ne saurait subsister. Anatole France, lui, ne semble pas admettre que la permanence de l'institution sociale soit liée à des principes immuables ; il estime au contraire que l'état de la société se transforme au gré des principes qui surgissent à leur tour. Au conservatisme résolu du premier, il oppose un devenir incertain, où il insère néanmoins, à tout hasard et gratuitement, la notion de progrès, qu'il paraît confondre avec celle de changement, ou même d'évolution.

Entre temps, la *Revue Rose*, qui était une revue scientifique, s'était émue,

« Non sans quelque raison, écrit Anatole France, d'une doctrine qui subordonne la pensée à l'usage et tend à consacrer d'antiques préjugés », et encore de ce « que toute physique, comme toute métaphysique, cesse d'être innocente, quand elle ne s'accorde pas avec l'ordre social. »¹

Le critique du *Temps* en prit occasion pour pousser, dans un troisième feuilleton, la discussion commencée. Il revendiquait, une fois de plus, les droits même de l'esprit humain dont la grandeur est d'oser tout penser et tout dire.

A présent, il s'en prenait au pragmatisme de Brunetière. Sans doute faut-il vivre. « Mais toute philosophie, quelle qu'elle soit, si morne, si désolée qu'elle paraisse d'abord, si sombre que semble sa face, change de figure

1. *La Vie Littéraire*, III, p. 70.

et de caractère, dès qu'elle entre dans le domaine de l'action ¹. » Et, comme on lui objecte qu'il y a « des doctrines funestes », l'auteur délicieusement sceptique de *Thaïs* réplique ingénument : « Non, non, vivre n'est point innocent. On ne vit qu'en dévorant la vie, et la pensée qui est un acte participe de la cruauté attachée à tout acte. Il n'y a pas une seule pensée absolument inoffensive. Toute philosophie destinée à régner est grosse d'abus, de violences et d'iniquités ². » En réalité, il faut faire crédit à la science et à la philosophie issue de la science. Soumises à l'usage et, pour ainsi dire, domestiquées, elles sont réduites à néant, stérilisées du même coup. Mais, libérées de cette tutelle, si elles courent certains dangers, France va jusqu'à écrire « des périls réels », elles offrent en revanche des avantages certains. « Laissez-les faire. Elles élaborent une morale qui n'est point pour nous, mais qui semblera peut-être un jour plus heureuse et plus intelligente que la nôtre ³. »

Revenant au roman de Bourget, le critique concluait : « Ne forçons point ce bon M. Sixte à brûler ses livres parce qu'un misérable y a trouvé peut-être des excitations à sa propre perversité... Ne parlons pas avec trop d'indignation de l'immoralité de ses doctrines. Rien ne semble plus immoral que la morale de l'avenir. » Et empruntant, par manière de fantaisie peut-être, le truchement d'un des plus illustres savants de l'école psycho-physiologique, il limitait en ces termes la responsabilité du philosophe :

1. *La Vie Littéraire*, III, p. 71.

2. *Ibidem*, p. 73.

3. *Ibidem*, p. 74.

« Oui, je concède que Greslou, mal organisé et profondément atteint de « misère psychologique » comme il l'était, a pu trouver dans l'œuvre du maître certaines idées génératrices de certains états de conscience, qui, coordonnés avec « des groupes d'états antérieurs, conscients, subconscients ou inconscients (cette coordination ayant pour facteur principal le caractère qui n'est que l'expression psychique d'un organisme individuel), ont pu se traduire par une action, — action criminelle — par un arrêt, — arrêt des impulsions honnêtes —, mais c'est là tout ce que je vous accorde. Et que le maître soit, à quelque degré qu'on le suppose, responsable des erreurs du disciple, il est, à mon sens, aussi déraisonnable de le soutenir que d'accuser Montgolfier de la mort de Crocé-Spinelle. »¹

Ainsi, après des détours aussi ingénieux qu'aimables, la pensée d'Anatole France achevait son cycle. Elle se posait, en s'opposant à celle de Brunetière. Se réclamant d'une notion dynamique de la société, d'un devenir incessant des idées et des mœurs, elle revendiquait, d'une part, pour le savant et pour le philosophe, — pour la science et pour la philosophie issue de la science, le droit et le devoir d'exprimer la vérité, au fur et à mesure qu'elle se découvre et se formule ; et elle tenait quitte Adrien Sixte de l'action monstrueuse de son disciple, sous prétexte que l'exercice de la pensée comporte des dangers, des risques, voire, de la cruauté et que « l'idée pure a plus d'une fois armé une main criminelle. »

Deux ans plus tard, en 1891, présentant au public le

1. *La Vie Littéraire*, III, p. 71.

troisième volume de *la Vie Littéraire*, Anatole France éprouvait un malin plaisir à évoquer la polémique, dont le récit a occupé ce chapitre :

« M. Ferdinand Brunetière se propose d'appliquer à la critique littéraire les théories de l'évolution. Et, si l'entreprise en elle-même semble intéressante et louable, on n'a pas oublié l'énergie déployée récemment par le critique de la *Revue des Deux-Mondes* pour subordonner la science à la morale et pour infirmer l'autorité de toute doctrine fondée sur les sciences naturelles. C'était à l'occasion du *Disciple*, et l'on sait si M. Brunetière ménageait alors les remontrances à ceux qui prétendaient introduire les théories transformistes dans quelque canton de la psychologie ou de la sociologie. Et maintenant, il fonde la critique nouvelle sur l'hypothèse de l'évolution... Je ne dis pas du tout que M. Brunetière se démente et se contredise. Je marque un trait de sa nature, un tour de son caractère qui est, avec beaucoup d'esprit de suite, de donner volontiers dans l'inattendu et dans l'imprévu. »¹

La polémique, passionnée de part et d'autre, s'achève ici en épigramme. Les deux adversaires devaient se retrouver, un jour, sous la coupole, avec Bourget lui-même. Mais la dialectique de Brunetière avait, selon le mot de Jules Lemaître, fait sortir, à Anatole France, « tout le dix-huitième siècle qu'il avait dans le sang ».

Le trait est joli. Mais, plus que deux siècles, — le dix-huitième et le dix-neuvième — ce qui s'oppose, dans cette polémique, ce sont deux époques d'un même siècle, — le dix-neuvième — arrivé, pour ainsi dire, à son point de saturation intellectuelle. Il y a, d'une part,

1. *La Vie Littéraire*, III, Préface, pp. VI et VII.

chez Anatole France, une absolue confiance dans la raison, héritée des Encyclopédistes, mais élevée à la hauteur d'un dogme par les travaux d'un Renan, d'un Taine, d'un Berthelot ; une véritable foi dans le développement de la science, où la raison trouve l'emploi judicieux de ses forces ; enfin, une attente en quelque sorte religieuse du progrès, qui se trouve lié à l'exercice de la pensée et à l'accroissement des sciences. Il y a, d'autre part, chez Brunetière, une invincible méfiance à l'égard de la raison, qui se heurte, dans tous les domaines, à l'inconnaissable ; un scepticisme foncier quant aux prétendues certitudes de la science, dont il proclamera, quelque jour, la banqueroute ; enfin, touchant l'idée même de progrès qui avait enchanté le dix-huitième siècle finissant, les plus expresses réserves, quand ce n'est pas la négation la plus catégorique.

On conviendra que d'avoir ému tant d'idées générales et confronté des tendances aussi contraires confère à cette polémique, autour du *Disciple*, une importance singulière dans notre histoire littéraire, et au livre, qui l'a suscitée, cette polémique, le caractère d'une œuvre maîtresse.

CHAPITRE VIII

LA RIPOSTE DE LA SCIENCE

On a vu, au chapitre précédent, qu'Anatole France, répondant dans *le Temps* à la critique de Brunetière, dans la *Revue des Deux-Mondes*, citait incidemment et à la manière nonchalante qui lui était familière, un article publié, dans l'intervalle, par la *Revue Rose*.

Il y aura sans doute quelque intérêt à verser aux débats ce témoignage, — le témoignage des savants eux-mêmes. Dans l'article qu'on a cité d'Anatole France, il apportait, à l'appui de ses arguments personnels, la réfutation d'un savant authentique :

« Dernièrement, j'ai rencontré d'aventure, dans les Champs-Élysées, un des plus illustres savants de cette école psycho-physiologique qui offense si grièvement la piété inattendue de M. Brunetière. Il se promenait tranquillement sous les marronniers verdis par la sève d'automne et portant de jeunes feuilles que flétrit déjà le froid des nuits et qui ne pourront pas déployer leur large éventail. Et je doute que ce spectacle ait contribué à lui inspirer une confiance absolue dans la bonté de la nature et dans la providence universelle. Il lisait la *Revue des Deux-*

Mondes. Dès qu'il me vit, il me donna naturellement raison contre M. Brunetière. » ¹

Les propos qu'il lui prête ne sont autre chose que, légèrement remaniée, la doctrine psycho-physiologiste ². A cette date, la psychologie traditionnelle est, depuis quelque temps déjà, battue en brèche ; et celui qui, en France, lui a porté les coups les plus rudes et les plus sensibles, c'est Taine, le maître à penser de Paul Bourget, Taine dont on lira, au chapitre suivant, le témoignage un peu déconcertant, car depuis 1870, date à laquelle il a publié son livre *De l'Intelligence*, à 1889, où paraît *Le Disciple*, il a singulièrement évolué.

A la notion un peu simple de la psychologie qu'on pourrait appeler académique, si l'on songe qu'elle était celle des philosophes consacrés, ou scolastique, si l'on se rappelle qu'elle était seule enseignée à la jeunesse, les psycho-physiologistes opposaient une notion plus complexe. Jusqu'alors, l'âme était considérée comme l'activité combinée de trois facultés : la sensibilité, l'intelligence, la volonté. Qu'il y eût là trois réalités mystérieuses et, comme on disait, trois entités, ou plus simplement trois groupes de phénomènes psychologiques, on s'accordait à proclamer cette activité, sinon totalement indépendante de la vie physiologique, du moins nettement distincte, et, en tous cas, irréductible en son fonds à la vie du corps. Conception essentiellement métaphysique, qui reposait sur la dis-

1. A. France, *La Vie Littéraire*, III, pp. 74-75.

2. Foucaud : *La psycho-physiologie*. Paris, Alcan.

inction de l'âme et du corps, selon la séculaire doctrine spiritualiste.

Tout différent était le point de vue où se plaçaient les psycho-physiologistes. Prenant acte de ce fait que la vie psychologique est liée à l'activité du corps, aux phénomènes de nutrition, de circulation, de respiration, etc., ils s'attachaient à démontrer que ce que l'on avait expliqué jusque-là comme une espèce d'autonomie n'était en réalité qu'une combinaison sur laquelle la science était en état de fournir un certain nombre d'explications plausibles.

En particulier, ce que la vieille psychologie appelait la volonté, le pouvoir chez l'homme de se déterminer librement, en connaissance de cause, entre plusieurs possibilités d'agir, cette volonté à laquelle on accolait l'épithète de bonne ou de mauvaise, selon que l'acte produit se rattachait à la notion de ce que l'on appelle communément le bien et le mal, nos philosophes y découvraient, non pas un point de départ, mais un résultat, non pas un acte d'autonomie émanant de l'individu libre et conscient, mais un acquiescement plus ou moins voulu, plus ou moins conscient, à un concours d'influences s'exerçant sur l'intelligence, sur la sensibilité et plus généralement sur l'activité tout entière de l'homme.

Dans la mesure où ils ébranlaient la notion de moralité, ils mettaient en péril, semblait-il, celle de liberté, au sens du moins où depuis des siècles on prenait ce mot. Moral, celui qui conformait ses actes à la règle idéale de l'action. Immoral, celui qui délibérément ou non s'écartait de cette règle. Aux yeux de nos philosophes nouveaux, l'échelle des valeurs s'était trouvé sensible-

ment modifiée, et c'est Taine lui-même, précisément dans son livre *de l'Intelligence*, qui avait écrit cette formule, qui avait fait scandale : « La vertu et le vice sont des produits comme le sucre et le vitriol. » La moralité devenait une sorte de convention, nécessaire peut-être à l'harmonie de la vie individuelle ou à la sécurité de la vie en commun. On lui déniait d'être un absolu, une norme extérieure à l'homme, jugeant ses actes, ses pensées et jusqu'à ses plus secrets désirs.

Mais plus encore peut-être que les notions traditionnelles de liberté et de moralité, ce qui disparaissait, dans ces analyses qui se réclamaient du laboratoire et des méthodes scientifiques, c'était la notion de personnalité humaine, telle qu'on l'avait élaborée jusqu'alors. Le « moi » de la psychologie officielle représentait quelque chose de cohérent, antérieur à l'activité et s'y reflétant, s'y reproduisant, comme la cause dans son effet, en une sorte de génération. Au contraire, la psycho-physiologie dénonçait dans le « moi » une complexité, une instabilité, disons mieux, une multiplicité, qui déconcertait l'opinion commune et la faisait crier au scandale. Que devenait, à ce prix, chez des êtres aussi incohérents, aussi instables, l'antique et religieuse notion de responsabilité, sur quoi l'on avait édifié la société, ses lois, ses mœurs, en un mot les rapports des hommes entre eux et avec la divinité ?

L'exposé un peu abstrait qu'on vient de lire s'éclairera, croyons-nous, si l'on rappelle au lecteur que ce qui caractérise les héros du *Disciple*, Adrien Sixte aussi bien que Robert Greslou, c'est la multiplicité des personnages dans un seul individu.

Au lendemain même de la publication du *Disciple*,

un jeune critique, Augustin Filon, le notait avec beaucoup de finesse dans la *Revue Bleue*.

« C'est, écrivait-il, dans l'âme de cet étonnant jeune homme, si intéressant et si antipathique, que les deux sujets [l'histoire d'une philosophie et le drame d'amour] se soudent et se confondent. Hypocrite, libertin, menteur, telles sont les épithètes dont le gratifierait la vieille morale. Aux yeux de la psychologie déterministe, [nous dirons, nous, de la psycho-physiologie], il a un « moi » multiple, le pauvre garçon ! Lorsqu'il semble jouer un rôle, il se « dédouble ». Non seulement, il est double, mais il est triple et quadruple.

Écoutez sa confession. »

Là-dessus, Augustin Filon reproduit la page bien connue du roman, où Greslou raconte qu'adolescent, en proie aux troubles de la puberté, il passait successivement de la luxure la plus effrénée à la contemplation quasi religieuse du mystère stellaire, parmi le calme adorable de la nuit :

« Je descendais sous le prétexte de revoir Émile et je me précipitais vers la rue de Marianne. Je retrouvais auprès d'elle la sensation brutale, cuisante et âpre, suivie d'une nausée si étrange, et, revenu, il m'arrivait de passer des heures à ma fenêtre, regardant les étoiles de la vaste nuit d'été, me souvenant de mon père mort et de ce qu'il me disait jadis de ces mondes lointains... »

Pareillement le philosophe offre-t-il à l'analyse cette multiplicité qui déconcerte et s'accommode mal des jugements catégoriques :

« M. Adrien Sixte est triple, ce curieux M. Sixte ; mais, au lieu de se combattre, comme les « moi » de Robert Gres-

lou, ses trois personnalités s'emboîtent l'une dans l'autre. La première sert d'enveloppe aux deux suivantes : c'est le bonhomme Sixte, un vieux garçon timoré, qui ne lit pas les journaux, ne sait rien de ce qui se passe, se laisse diriger par sa gouvernante et redoute, comme un désastre, la moindre irrégularité, le plus léger retard, l'ombre d'un changement d'habitudes. Le second Sixte qui est intérieur au premier et extérieur au troisième est l'écrivain philosophique qui, au besoin, réfute et discute, lit avec impatience ses adversaires, s'irrite quand on défigure ou quand on calomnie sa doctrine. Celui-là, un peu mélangé d'homme de lettres, sent certaines piqûres d'amour-propre ou d'intérêt. Le Sixte dernier, essentiel, auquel les deux autres font un blindage, une carapace, est le penseur pur, imperturbable, invulnérable, renfermé dans son entendement, comme Descartes dans son fameux poêle. »¹

Ces deux êtres dont la complexité contraste avec la banalité ordinaire des gens que nous coudoyons, avec lesquels nous vivons, échappent-ils à toute notion de moralité ? à toute notion d'humanité ? Une vue simpliste de la question pouvait permettre de répondre par l'affirmative. En réalité, la doctrine d'un Ribot, d'un Richet, pour citer les plus célèbres à cette date, — 1889 — des psycho-physiologistes, ne s'embarrassait pas de cette apparente contradiction.

L'interlocuteur, réel ou supposé, dont Anatole France invoque le témoignage et dont, en tout cas, il avait connu les théories dans l'article cité plus haut de *La Revue rose*, s'expliquait en ces termes :

1. Revue Bleue, Août 1889. Aug. Filon : A propos du *Disciple*.

« Le vieux Sixte, dont M. Paul Bourget nous a fort bien exposé les doctrines, explique, comme Spinoza, l'illusion de la volonté par l'ignorance des motifs qui nous font agir et des causes sourdes qui nous déterminent. La volonté est pour lui, comme pour M. Ribot (je m'efforce de citer exactement) un état de conscience final qui résulte de la coordination plus ou moins complexe d'un groupe d'états conscients, subconscients ou inconscients qui, tous réunis, se traduisent par une action ou un arrêt, état de conscience qui n'est la cause de rien, qui constate une situation, mais qui ne la constitue pas. Il estime, avec M. Charles Richet, que « la volonté, ou l'attention qui est la forme la plus nette de la volonté, semble être la conscience de l'effort et la conscience de la direction des idées. L'effort et la direction sont imposés par une image ou par un groupe d'images prédominantes, par des tentations et des émotions plus fortes que les autres. » Voilà ce qu'enseigne M. Sixte. Serons-nous en droit de conclure que le crime de Greslou est le produit naturel de ces théories, qu'une pleine responsabilité incombe de ce chef aux théoriciens, et que nous sommes tenus désormais, comme le prétend M. Brunetière, de suspendre prudemment nos analyses psycho-physiologiques et nos synthèses approximatives de la vie de l'esprit ? Enfin, cette science ou, si vous aimez mieux, cette étude de certains problèmes, parvenue au point d'atteindre des résultats incomplets, je l'accorde, mais assurément dignes d'attention, doit-elle être brusquement abandonnée ? Devons-nous faire le silence sur ce qui est acquis, ou semble l'être, et renoncer à la conquête encore incertaine d'une vérité dangereuse à connaître ? »¹

C'est ici, complaisamment exposée, la doctrine de l'article qu'on a signalé plus haut. Deux questions

1. A. Franck, *Vie Littéraire*, III, pp. 75-76.

s'y mêlent étroitement. Celle de savoir si les recherches de laboratoire, la collaboration des analyses psychologiques et des mensurations d'ordre physiologique, aboutissent effectivement à des synthèses, ne fût-ce qu'approximatives, de la vie de l'esprit. Et cette autre, de savoir si ces résultats, à les supposer objectifs, fruits, non de l'imagination hardie, mais de l'humble expérience sur soi-même et sur les autres, peuvent, sans danger pour les traditionnelles notions de liberté, de responsabilité, en un mot, de moralité, être divulgués sous la forme nécessairement austère du livre, du cours public, de l'enseignement public véritablement digne de ce nom.

On ne s'attend pas à ce que des philosophes, des savants, comme Théodule Ribot, comme M. Charles Richet, même à cette époque qui marque le début de leurs travaux, aient répondu par la négative à cette double question. L'article de *La Revue rose* affirmait que les analyses de la psychologie académique ou scolastique n'étreignaient pas la réalité intégrale de l'être humain, qu'elles n'en épuisaient pas la riche et mouvante complexité, — tragique aussi, à certaines heures et dans certains cas, comme celui de Greslou. Pareillement, il réclamait pour la philosophie nouvelle le droit, sinon le devoir, de réfuter la vieille notion métaphysique d'une âme, non seulement distincte, mais indépendante, ou presque, des influences d'ordre physiologique, d'hérédité, de milieu, d'éducation, etc., et d'opposer à cette conception surannée, démentie par les recherches patientes, par les mensurations rigoureuses du laboratoire, la notion, plus trouble certes, mais aussi plus vraie,

de la personnalité humaine, telle qu'elle se dégage des analyses psycho-physiologiques.

Contre l'attitude de Brunetière, qui refusait à la doctrine le droit de se produire au grand jour de l'enseignement public et de la discussion contradictoire, à l'opposé d'Anatole France dont l'inlassable curiosité réclamait pour la pensée scientifique le droit de s'exprimer, si nouvelle qu'elle fût, l'article auquel nous faisons allusion ici revendiquait pour la philosophie de Sixte, qui se trouvait être celle de Théodule Ribot, celle de M. Charles Richet, celle des esprits les plus distingués et des chercheurs les plus opiniâtres, à cette date, la même efficacité, pour la cohérence de la vie individuelle et la sécurité de la vie collective, que les antiques notions de liberté et de responsabilité.

Taine, à son tour, jugeant sévèrement le roman et les impressions qui s'en dégageaient touchant la morale et la science, allait confirmer, comme on va le voir au chapitre suivant, que la science n'est pas nécessairement, ainsi qu'on le croirait à lire *Le Disciple*, subversive de la vieille et bonne morale de nos pères.

CHAPITRE IX

LE TÉMOIGNAGE DE TAINE

Avec Anatole France, comme avec Brunetière, le jugement qui était porté sur *Le Disciple* n'avait pas d'autre importance ni d'autre signification que celles qui s'attachaient, sous la plume de l'un et de l'autre, à l'examen de la production littéraire contemporaine. Ils avaient écrit sur *Le Disciple*, chacun de son point de vue, avec ses tendances particulières, avec son goût personnel.

Le jugement de Taine avait l'importance d'un témoignage, — à raison de l'intérêt affectueux que l'illustre philosophe marquait au jeune romancier ; à raison aussi du caractère en quelque sorte philosophique de l'ouvrage, et qui devait retenir l'attention de l'auteur de *l'Intelligence* ; à raison enfin du rapprochement qui, à tort ou à raison, mais inévitablement, s'imposait à l'esprit du lecteur entre la personne, les doctrines d'Adrien Sixte et la personne, les doctrines de Taine lui-même.

On imagine dans quelles dispositions d'esprit le romancier avait fait hommage de son livre à celui qu'autour de lui on considérait comme son maître :

« Par le ton général de l'intelligence, par la méthode, il [Bourget] se rattache à l'école de M. Taine, pour qui il professe une juste admiration » écrivait Anatole France¹. De son côté, Jules Lemaître notait : « Qu'il se défie de son éternel Stendhal, et même un peu de M. Taine. »² Si jamais Paul Bourget avait brigué un suffrage précieux, c'était assurément celui de l'écrivain, du philosophe, de l'historien qui, depuis plus de trente ans, poursuivait avec une dignité seraine l'exposé d'une pensée puissante, neuve, hardie. Touché par l'âge, Taine consacrait ce qu'il lui restait de forces à l'achèvement de son grand œuvre : *Les origines de la France contemporaine*. Et le spectacle était émouvant de cette existence, tout entière vouée à la méditation, sans autre ambition que celle de connaître le vrai, de s'y soumettre sans réserves et de le répandre, par la plume, autour de soi. Nulle autre passion, dans cette vie réglée comme celle d'un moine, que de déchiffrer l'énigme du monde et de l'homme, et de servir, de la plus noble façon qui soit, l'humanité. Tour à tour critique (*Essai sur La Fontaine et ses fables*, 1853 ; *Essais de critique et d'histoire*, 1857 ; *Nouveaux essais...*, 1865) ; voyageur (*Voyage aux Pyrénées*, 1855 ; *Notes sur l'Angleterre*, 1872 ; *Notes sur Paris*, 1867) ; philosophe (*Etudes sur la philosophie de l'Art*, 1865-1869 ; *De l'Intelligence*, 1870) ; historien (*Histoire de la Littérature anglaise*, 1863 ; *Les Origines de la France Contemporaine*, 1872-1893), il s'était, d'année en année, imposé, non seulement

1. *La Vie Littéraire*, III, p. 54.

2. *Les Contemporains*, III, p. 364.

comme un esprit cultivé et comme un écrivain authentique, mais comme un maître au sens le plus honorable du mot. Il figurait en bonne place, dans les *Essais de psychologie contemporaine*, de notre auteur, et c'est de cette époque que datait l'espèce d'amitié, respectueuse et fervente chez Bourget, affectueuse et dévouée chez Taine, qui liait les deux écrivains.

Si Adrien Sixte n'est pas, à proprement parler, la transposition dans le roman de la personne de Taine et de sa philosophie, en revanche, il est hors de doute que tout ce qu'il y a, chez le philosophe de la rue Guy-de-la-Brosse, de sérieux, de gravité, de consécration religieuse à la philosophie, Bourget l'a emprunté plus ou moins consciemment à l'auteur de *l'Intelligence* autant qu'à la vie de Spinoza par Jean Colerus.

Notre romancier dut attendre plusieurs mois le jugement de Taine. La lettre où ce dernier l'exprime, écrite à Menthon-Saint-Bernard, portait la date du 29 septembre. Le maître s'excusait du retard avec une louable franchise :

« Mon cher ami. — Quand j'ai reçu *Le Disciple*, j'étais incapable d'écrire une longue lettre ; aujourd'hui encore, je n'en suis guère capable : l'attention soutenue est une fatigue pour moi. Ma seconde raison. vous la devinez : pourquoi faire de la peine, et inutilement, à un homme qu'on estime, à un esprit qu'on aime ? » ¹

Certes, il avait apprécié l'ouvrage à sa valeur, littérairement parlant : « Pour le style, le talent, la pers-

1. Taine, *Correspondance*, tome IV, pp. 288-290.

picacité, l'analyse psychologique d'un caractère compliqué, la recherche des plus lointaines causes morales, vous n'avez rien fait de mieux. » Et il constatait que le succès du livre était « complet ».

Mais il ajoutait aussitôt que, « pour l'impression d'ensemble », l'ouvrage lui avait été « très pénible », il allait jusqu'à écrire « douloureux ». Il faut, au surplus, sur ce point, lui laisser la parole :

« Deux impressions surnagent, et, à mon sens, toutes deux sont regrettables.

« La première, surtout pour les gens qui n'ont pas de convictions fortes, et bien raisonnées en fait de morale, c'est que Greslou mérite de l'indulgence ; il n'est qu'à demi coupable. Beaucoup de jeunes gens non encore enracinés dans la vie, et tous les hommes plus ou moins déracinés le trouveront intéressant, presque sympathique ; ils se laisseront aller à épouser ses sentiments. Il a eu de belles ambitions ; il a travaillé beaucoup ; il montre du courage à la fin, et, durant tout le cours de son récit, il expose si habilement ses combats intérieurs, la genèse de ses idées, tout le détail et le va-et-vient de ses motifs d'action que ces actions deviennent naturelles et semblent parfois plausibles.

« De plus, il innocente toute sa conduite par une théorie philosophique très séduisante, qui est présentée comme le résumé des sciences positives, comme la vue la plus haute et la plus complète qu'on puisse avoir sur l'univers, comme la doctrine fondamentale du Spinoza moderne, du philosophe le plus désintéressé, le plus indépendant, le plus digne de confiance et de respect : « Pour le philosophe, dit Adrien Sixte, il n'y a ni crime ni vertu... »

« Là-dessus, et avec l'autobiographie de Greslou à l'appui, nombre de lecteurs et de lectrices gardent vague-

ment dans l'arrière-fond de leur esprit la formule de Sixte ; ils l'admettent, ou du moins ils la tolèreront comme conclusion du livre, et cette conclusion est contre la morale.

« La seconde impression sera surtout celle des gens engagés dans la vie pratique et munis de convictions morales bien arrêtées. Ils se sentiront pris, comme les premiers, dans l'engrenage de votre horlogerie psychologique ; mais ce qu'ils éprouveront, quand ils seront tirés par le jeu des rouages, sera de la répugnance et non de la complaisance, et enfin, quand ils verront le grand ressort central de tout le mécanisme, je veux dire, la théorie des lois naturelles et le déterminisme, ils s'y aheurteront ; ils voudront le briser. Ils nieront la vérité capitale qui régit toutes les sciences ; du moins, ils la nieront en psychologie, pour ce qui regarde la volonté ; ils refuseront d'admettre des connexions dans les sentiments ; ils ne voudront plus croire que les motifs, les résolutions, les actes ont des conditions. Ils jugeront que le déterminisme psychologique absoud le crime, la déloyauté, les perfidies, l'hypocrisie, la barbarie de Greslou, ou tout au moins atténue sa responsabilité ; ils se diront, comme votre juge d'instruction, que la haute spéculation est une rêverie, parfois innocente comme chez Sixte, mais parfois malfaisante et corruptrice comme chez Greslou, et leur conclusion sera contre la science.

« Discrédit de la morale, ou discrédit de la science : voilà les deux impressions totales que laisse le livre. »

Ce n'est pas ici le lieu de demander à ce document une indication sur l'état d'esprit du philosophe, à cette date. Le lecteur, que ce point de vue intéresserait, trouvera, dans les *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui*, de M. Victor Giraud, au chapitre intitulé *La personne et l'œuvre de Taine, d'après sa correspondance*, un commentaire intelligent et avisé qui donne au

texte qui nous occupe toute sa valeur autobiographique.

Il ne saurait être question, à cette place, que d'en extraire, pour le commenter ensuite, le jugement porté par Taine sur *Le Disciple*. Ce jugement est catégorique. Il l'est d'autant plus qu'il n'a été ni improvisé ni précipité : « Je viens de les éprouver [ces impressions] une seconde fois,... et j'en ai souffert. » Une double lecture, à trois mois d'intervalle, suppose de la réflexion.

C'est, à tout prendre, sur le fond, une condamnation, à la fois du point de vue de la morale et de la science. Le lecteur, mal affermi dans le sentiment du devoir, trouvera, dans ce roman, une occasion, ou un prétexte, ou une excuse aux défaillances de la volonté, — puisque cette dernière est conditionnée par tant de mobiles et tant de motifs inextricablement enchevêtrés en nous. Quant à celui qui a pris parti pour le devoir entrevu et embrassé, c'est à la science qu'il s'en prendra, ainsi qu'à une ennemie, — parce qu'elle introduit, entre les causes secrètes qui nous déterminent à l'action, un lien qui contredit à notre notion de la liberté.

Ayant ainsi exprimé son « sentiment », Taine n'hésite pas à dénoncer « l'erreur » sur laquelle repose le roman. Elle réside dans la façon dont le romancier a conçu le personnage de Sixte :

« Vous lui avez donné un cerveau insuffisant et une éducation scientifique insuffisante. Il ne connaît que des superficies. Il a suivi des cours, et il a lu des livres. Rien de plus. »¹

1. Taine, *Correspondance*, IV, p. 290.

On ne saurait dire plus franchement, ni plus brutalement que ce bonhomme, instruit aux systèmes et féru d'idées personnelles sur l'univers et sur l'homme, n'est, au total, qu'un grand ignorant, candide et prétentieux. La page vaut d'être citée. C'est un document de prix, non seulement en ce qui concerne *Le Disciple*, mais par rapport à la génération qui a vu paraître l'ouvrage et qui, avec lui, s'est dégagée hautement de la superstition de la science, — ou du scientisme ¹.

« En fait d'études sur le monde moral, il [Sixte] n'a pas fait une seule monographie historique, une seule de ces préparations anatomiques par lesquelles on étudie, de première main, avec ses propres yeux, un homme, une affaire, un fragment de société actuelle ou ancienne. On n'a pas le droit de parler sur une science spéciale, si l'on n'a pas travaillé soi-même, par des recherches originales et avec des procédés techniques, sur une ou plusieurs questions de détail.

« Bien plus, Sixte s'est interdit systématiquement l'expérience ; il n'a vu du monde réel que la boutique de son père et les badauds du Jardin des Plantes ; il ne lit pas les journaux ; il n'a pas voyagé ; sur le monde social, politique, littéraire, commerçant, industriel, il en sait moins que l'épicier le plus borné et le paysan le plus obtus. Et, avec cette ignorance colossale, il se permet de conclure sur le monde social et sur le monde moral, de réduire la notion du bien et du mal à une convention utile ou puérile !

« Un vrai savant, un philosophe n'a jamais parlé ainsi. Voyez sur le même sujet ce que disent Stuart Mill et Herbert Spencer. » ²

1. On lira avec profit : G. Fonsegrive : *De Taine à Péguy*.

2. Taine, *Correspondance*, IV, p. 291

L'indignation trahit ici le souci de scrupuleuse probité intellectuelle, qui est un des traits les plus sympathiques de la physionomie de Taine. Il n'admet, ni ne saurait admettre qu'un écrivain, — savant ou philosophe, écrive imprudemment de ce qu'il ne sait pas, ou de ce qu'il ne sait que pour l'avoir appris aux livres. Au-delà des livres, il y a le « monde réel ». Et l'on songe, par devers soi, aux longues, aux interminables enquêtes, dans les documents littéraires, dans les chefs-d'œuvre de l'art, dans les pièces d'archives, où le philosophe, devenu par scrupule historien, a voulu confronter à la réalité vivante et mouvante des individus et des collectivités les idées qui avaient enchanté sa jeunesse studieuse.

A ses yeux, la responsabilité de Sixte ne fait pas de doute : « Ses remords sont légitimes. Je lui conseille, pour compenser le mal qu'il a fait, d'étudier l'histoire du droit, des institutions, des vérités économiques et sociales, d'aboutir lui-même à quelque écrit sur les mœurs et la morale. » ¹

Il faut citer, tant, à cette date, l'affirmation est neuve, et riche d'horizons :

« ...On ne peut considérer l'individu à part que par une abstraction ou suppression factice ; l'individu humain n'existe que dans la société et par elle ; autant vaudrait, en décrivant une cellule dans un organisme, omettre et nier la liaison de la cellule à l'organisme ; elle vit de lui, du sang qu'il lui apporte, de la santé générale du tout : même et philosophique, à la façon de Sixte, elle n'a commencé et ne continue à penser que par l'intégrité perma-

1. Taine, *Correspondance*, IV, p. 292.

nente de tout le système, grâce aux tribunaux et aux gendarmes, à la sécurité de la vente et de l'achat, parce qu'il y a des boulangers et des bouchers ; si par ses déchets elle empoisonne quelque autre cellule, elle a tort, elle rend à l'organisme le mal pour le bien, du pus en échange du sang. Sixte s'en aperçoit trop tard. »¹

Il n'est pas nécessaire, après cela, de citer la suite de la lettre. Taine s'efforce d'y établir que la foi au déterminisme psychologique n'exclut pas, chez l'écrivain, le droit de qualifier moralement un individu ou un groupe, et que, par conséquent, le déterminisme, même psychologique, n'exclut point la conception morale. Pour sa part, il couronne une analyse « rigoureusement déterministe » par une conclusion « rigoureusement judiciaire », entendez, qui comporte une qualification d'ordre moral. Témoins ses portraits des Jacobins, de Robespierre, de Bonaparte. Mais il a, de sa manière de faire, des garants. D'abord, les philosophes, les théologiens, les moralistes, — Hume, Stuart Mill et Herbert Spencer, Leibnitz et Spinoza, Saint Thomas et Calvin. Ensuite, des écoles, ou des groupes, comme les puritains pendant trois cents ans ; les stoïciens, pendant cinq cents ans :

« A mon gré, la vraie science, la philosophie complète conclut, non comme Sixte, mais comme Marc-Aurèle. »²

Nous sommes loin, à cette heure, des considérants par où Brunetière prétendait rendre le philosophe

1. *Corresp.*, IV, p. 291.

2. *Corresp.*, IV, p. 293.

Sixte responsable des égarements de son disciple, et Anatole France, au contraire, l'en disculper entièrement. Le débat s'est élevé, sous la plume de Taine. Sans nier le « mal » que Sixte, par son enseignement trop livresque, a causé à un adolescent par ailleurs mal préparé à l'entendre, le philosophe de *l'Intelligence*, l'historien des *Origines de la France contemporaine*, au soir de sa laborieuse existence, — il devait mourir, en 1893 — lave la science, la vraie science, celle qui ne perd pas contact avec la réalité des hommes et de la société, du reproche infâmant de dissoudre la morale et de corrompre la jeunesse, — comme autrefois Socrate.

Il ne paraît pas s'être inquiété de déterminer si Robert Greslou, à raison de ses hérédités, d'une éducation trop livresque, elle aussi, n'était pas le moins qualifié qui fût pour recevoir la doctrine d'Adrien Sixte. On ne s'en est guère inquiété que de nos jours. Faute de l'avoir fait, la critique de Taine, par ailleurs judicieuse et, à certains égards, magistrale, n'a pas estimé le roman à son exacte valeur. L'insuffisance de Greslou, puisqu'insuffisance il y a, nous l'allons voir, ne méritait pas moins d'être signalée que celle de Sixte lui-même :

« Je ne sais pas, écrit un critique d'aujourd'hui, — je n'ai pas très bien compris — si Robert Greslou écoutait son maître ; pour dire le vrai, il le subissait. Il y a du neurasthénique et du vaniteux dans ce Greslou. Il lisait les ouvrages de son maître, — car l'enseignement de Sixte était livresque, bien entendu — avec l'arrière-pensée de les égaler. C'est le reproche que je ferais à M. Bourget : pourquoi avoir choisi pour type un malade, une sorte

d'anormal ? cela diminue, à mon sens, la valeur de la thèse. »¹

Sous cette réserve, il demeure que le jugement de Taine épuisait plus profondément que celui de Brunetière ou d'Anatole France le thème qui avait ému Bourget, et qui animait la fable du *Disciple*. C'est qu'aussi le livre, comme il l'avouait en terminant, l'a « touché dans ce qu'il a de plus intime. »² La réaction que le roman provoque chez lui est plus personnelle ; elle porte l'empreinte de cette culture étendue, soucieuse à la fois du vrai et du bien, éprise elle aussi, à sa manière, d'absolu et, pour reprendre les mots qui sont venus sous la plume de Taine, « réelle » et « complète ».

Il n'y a pas jusqu'à l'inquiétude religieuse, qui traversait les dernières pages du *Disciple*, qui n'ait été ressentie par le philosophe, au fond de sa solitude, dans le pressentiment de la mort prochaine :

« Peut-être la voie que vous prenez, écrivait-il en terminant, votre idée de l'inconnaissable, d'un au-delà, d'un noumène, vous conduira-t-elle vers un port mystique, vers une forme de christianisme. Si vous y trouvez le repos et la santé de l'âme, je vous y saluerai non moins amicalement qu'aujourd'hui. »³

Taine avait vu juste et, en quelque sorte, prophétisé. Personnellement, il ne devait jamais connaître la sécurité du havre, où l'on amarre au quai, après

1. F. Jean-Desthieux : *Paul Bourget*, p. 21.

2. Taine, *Corresp.*, IV, p. 293.

3. Taine, *Correspondance*, IV, p. 293.

les longues errances. Détaché de toute croyance, il voulut du moins qu'un pasteur de l'Église réformée présidât ses funérailles, protestant ainsi, au-delà de la mort, contre l'accusation de matérialisme qu'une critique superficielle, — ou tendancieuse, attache à son nom et à son œuvre.

Le Disciple avait posé devant le grand public le problème si émouvant aujourd'hui encore des rapports de la science et de la morale.

CHAPITRE X

LES PERSONNAGES

Le lecteur n'a pas oublié sans doute sous quelle forme abstraite et en quelque sorte idéologique Paul Bourget a, de son propre aveu, d'abord conçu *Le Disciple*. L'idée lui était venue, à propos d'un fait-divers sur lequel on s'est expliqué plus haut, « de supposer qu'un crime commis par l'élève d'un philosophe troublât ce philosophe et le fît douter de son système. »

Tel est le schéma. Il fallait le réaliser dans le cadre du roman et dans la vérité de personnages en chair et en os, — comme vous et moi. C'était l'occasion ou jamais d'éprouver jusqu'à quel point le romancier possède le don, qu'on lui reconnaît assez généralement, d'animer les idées, de leur prêter corps et âme, en leur insufflant sa propre vie, — comme jadis Iahvé au limon du jardin primitif.

En dépit de certaines réserves sur lesquelles on s'expliquera plus loin, il est indéniable que les personnages, selon l'expression de Brunetière, « se tiennent », en un mot, qu'ils vivent. On leur tient compagnie au cours du drame, ainsi qu'à des êtres

de sa race, partageant leurs émois, leurs angoisses, le tragique où ils se débattent. Et, le livre clos, leur image vous poursuit, dans la familiarité de tel geste, de telle parole, de tel incident où ils ont paru, plus qu'ailleurs, exprimer ou traduire un aspect quelconque de notre humanité misérable.

On connaît la fable. Un jeune étudiant de philosophie, Robert Greslou, accepte la charge de précepteur dans une famille d'Auvergne, les de Jussat. Plus qu'à son élève, un garçon de douze ans, il s'intéresse bientôt à la jeune fille de la maison, Charlotte, âgée de dix-neuf ans. Par principe d'abord, et au même titre qu'à tous les membres de la famille, en psychologue curieux d'humanité : « Je m'étais promis de les démonter [mes hôtes] rouage par rouage, et j'avais acheté à cet effet, avant mon départ, un livre fermé par une serrure à clef. » Mais aussi, par suite de circonstances où s'accuse la réaction de son tempérament de plébéien contre l'attitude légèrement arrogante de l'ainé des de Jussat, le comte André, un officier de cavalerie, élégant, très découplé, fier de son nom et de sa force. Et enfin, sous l'influence de l'âge, de la nature, d'habitudes déjà anciennes qui réveillent, chez lui, à son insu, par-delà la curiosité du philosophe, le désir, le simple et brutal désir de l'être jeune en face d'une jeune fille pure et généreuse. Le précepteur entreprend de séduire Charlotte pour étudier sur elle la naissance et le développement de la passion amoureuse. La pauvre enfant essaie d'échapper à l'influence dont elle se sent enveloppée ; elle s' imagine en particulier trouver, dans l'engagement d'épouser un ami de son frère, qu'elle

avait dédaigné jusque-là, une protection, — ou simplement un refuge. Vainement. Des circonstances défavorables la ramènent malgré soi, dans le réseau d'où elle avait pensé fuir. Elle se donne, une nuit, à Greslou, sous la réserve expresse qu'ils demanderont, l'un et l'autre, à la mort l'absolution de cette folie. Le jeune homme, satisfait, refuse de la tuer et de se tuer ensuite. Charlotte, désabusée, s'empoisonne. Accusé d'assassinat et détenu à Riom, Greslou confie à un mémoire le secret de son épouvantable « expérience » et fait tenir, par sa mère, au philosophe Adrien Sixte, cet aveu qui, s'il peut le sauver personnellement de l'échafaud, pose en revanche devant la conscience de l'écrivain le redoutable problème de la responsabilité, puisque le criminel invoque, pour justifier son crime, l'enseignement de son maître. Sixte hésite s'il interviendra devant le jury pour dévoiler la vérité. Il met en demeure le frère de la victime, qui tient de cette dernière l'aveu posthume du suicide, d'en porter témoignage aux Assises. Mais Greslou n'échappe pas au châtimement. Acquitté et remis en liberté, il est abattu, — comme un chien, au sortir de la prison, par le comte André. Et le philosophe se prend à douter d'une idéologie qui peut engendrer, chez un individu mal équilibré, de pareils errements.

Brunetière avait raison de signaler, au lendemain de la publication du *Disciple*, que « l'intérêt se divise et pour ainsi dire hésite entre deux ou trois actions, [et] qu'il s'attarde parfois » ¹. Il y a au moins deux situations émouvantes qui, tour à tour ou simultanément,

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 217.

ment, retiennent l'attention, sinon à l'exclusion, du moins au détriment l'une de l'autre. D'un côté, l'évolution de Greslou, l'espèce de fièvre intellectuelle par où il se dédommage d'une santé précaire, d'une existence restreinte, l'ambition de marquer sa place dans l'histoire de la philosophie contemporaine, à la suite de Sixte, l'antagonisme mouvementé, émouvant, d'un cerveau ivre de lectures et d'un tempérament avide de jouir... De l'autre, le drame de conscience où se débat le philosophe, partagé entre l'apparente innocuité de son existence méthodique, réglée, douillette, et le sentiment, soudain découvert, des terribles responsabilités encourues par les livres de sa solitude.

Auprès de ces deux personnages, en regard de ces deux situations, ou de ces deux drames, qu'enveloppe habilement le titre du livre, *Le Disciple*, les autres ne font figure que de comparses, — M^{me} Greslou elle-même, la tribu des de Jussat, et surtout le petit peuple bavard de la rue Guy-de-la-Brosse, encore que, pour ces derniers, il soit difficile de partager la sévérité de Brunetière : « Et si seulement, écrivait-il, M. Paul Bourget avait allégé *Le Disciple* de quelques scènes, d'un comique assez vulgaire ou assez malheureux, s'il avait eu le courage de sacrifier M^{lle} Trapenard et le père Carbonnet, je ne vois pas trop où la critique se pourrait prendre. »¹ N'en déplaise à l'Aristarque de la *Revue des Deux-Mondes*, il n'y a aucun inconvénient à ce que ce fait-divers exceptionnel, ce « cas » d'une psychologie si particulière,

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 224.

baigne dans la réalité du monde que nous coudoyons, à chaque instant. Le caractère particulier, ou exceptionnel, ne s'en accuse que davantage, comme aussi l'irréalité d'un personnage tel que Sixte, perdu dans les livres et, au témoignage de Taine, moins averti « des types humains que ce monde comporte, que l'épicier le plus borné et le paysan le plus obtus. » ¹

En fait, les deux protagonistes du drame sont Adrien Sixte et Robert Greslou. Ils occupent, l'un et l'autre, le devant de la scène. C'est eux, en somme, qui s'évoquent à notre pensée, dès qu'on prononce devant nous le titre du *Disciple*.

Le lecteur a vu plus haut que Paul Bourget proteste « n'avoir pensé à aucun philosophe en particulier, mais à un système général, construit d'ailleurs *a priori* avec les idées positivistes et déterministes, alors prédominantes. » C'est au surplus, à qui lit avec attention la première partie du roman, ce qui en constitue l'exposition, l'impression qui se dégage du portrait d'Adrien Sixte, un peu long, un peu lourd, à la manière de Balzac : « On n'avait pas rencontré depuis des années une pareille puissance d'idées générales mariée à une telle splendeur d'érudition, ni une si riche abondance de points de vue à un si audacieux nihilisme. » C'est ici, plus qu'une description individuelle, le résumé, ou le tableau des tendances d'une époque tout entière : « Moins poète que M. Taine, incapable d'écrire la magnifique préface de *l'Intelligence* et le morceau de l'universel phénoménisme ; moins desséché que M. Ribot, qui

1. Taine, *Correspondance*, IV, p. 290.

préludait déjà par ses *Psychologues anglais* à la belle série de ses études,... » Nous saisissons ici que ce qui constitue le fond solide sur lequel Paul Bourget a établi son personnage, c'est la philosophie ambiante, tout l'effort de pensée qui, à cette date, tente d'expliquer l'univers et l'homme en dehors de la métaphysique, — des idées de Dieu, de l'âme, de la liberté. Cet Adrien Sixte, c'est, à tout prendre, autant et plus qu'un homme en chair et en os, une incarnation de la philosophie contemporaine. Il la résume ; il la synthétise. Et tout ce que le romancier a consenti à nous conter sur sa vie privée, sur ses habitudes d'ordre, de tempérance, de travail, sur les innocentes manies qui règlent l'heure de ses repas, de ses sorties, des visites qu'il reçoit, sur son affolement à la perspective d'un voyage en chemin de fer ou d'une déposition aux Assises, parvient à peine à communiquer à cet être un peu pâlot la réalité que nous attendons communément — un peu vulgaire — d'un héros de roman.

« C'était, à cette époque déjà lointaine, un homme de trente-quatre ans chez lequel toute physionomie de jeunesse était comme détruite par une si complète absorption de l'esprit dans les idées que ce visage rasé n'avait plus ni âge ni profession... Un front haut et fuyant, une bouche avancée et volontaire avec des lèvres minces, un teint bilieux, des yeux malades d'avoir trop lu et cachés sous des lunettes noires, un corps grêle avec de gros os, uniformément vêtu d'une longue redingote en drap pelucheux l'hiver, en drap mince, l'été, des souliers noués de cordons, des cheveux trop longs, prématurément presque tout blancs et très fins, sous un de ces chapeaux dits gibus

qui se plient par une mécanique et se déforment aussitôt, — voilà sous quelles apparences se présentait ce savant. »

Si l'on désire à ces « apparences » joindre l'impression d'un contact de ce solitaire avec le monde extérieur, c'est dans le cabinet du juge d'instruction Valette, qu'il faut le suivre :

« Pardon, Monsieur, je ne lis jamais aucun journal. »

Et encore :

« Je suis douloureusement surpris, Monsieur, des révélations que vous venez de me faire sur ce malheureux jeune homme ; mais j'avoue ne pas comprendre quelle sorte de relation existe entre ce crime et mes livres, ou ma personne, ni quelle nature de témoignage je puis bien être appelé à donner. »

Et enfin :

« Je sais seulement le sens que j'attacherais à cette formule [multiplier le plus possible les expériences psychologiques], et probablement ce jeune homme était trop instruit des travaux de la psychologie pour ne pas penser de même... Il est évident que, dans les autres sciences d'observation telles que la physique et la chimie, la contre-preuve d'une loi quelconque exige une application positive et concrète de cette loi. Quand j'ai décomposé l'eau, par exemple, en ses éléments, je dois pouvoir, toutes choses égales d'ailleurs, reconstituer l'eau avec ces mêmes éléments. C'est là une expérience des plus vulgaires, mais qui suffit à résumer la méthode des sciences modernes. Connaître d'une connaissance expérimentale, c'est pouvoir reproduire à volonté tel ou tel phénomène en reproduisant ses conditions...

« Avec les phénomènes moraux, un tel procédé est-il admissible ? Je crois, pour ma part, que oui, et en définitive ce qu'on appelle l'éducation n'est pas autre chose qu'une expérience psychologique plus ou moins bien instituée : étant donné un phénomène, — qui s'appelle tantôt une vertu,... tantôt une aptitude intellectuelle..., trouver les conditions où ce phénomène se produira le plus aisément. Mais ce champ est bien borné, car si je voulais, je suppose, les conditions exactes de la naissance de telle passion étant connues, produire à volonté cette passion chez un sujet, je me heurterais à d'insolubles difficultés de code et de mœurs. Il viendra peut-être un jour où de telles expérimentations seront possibles...

« C'est sur les enfants que l'on pourrait opérer le mieux, mais comment ferait-on comprendre qu'il pourrait être utile à la science de leur donner systématiquement, par exemple, certains défauts ou certains vices ? »

De ces quelques citations, trop rares à notre gré, il ressort que si, à la lecture, le personnage d'Adrien Sixte ne donne pas l'impression d'une individualité moyenne, au sens où nous la souhaitons chez les héros de roman, il offre néanmoins une cohésion remarquable et traduit, à un degré rare, l'état d'intellectualité qui était le nôtre, en France, aux environs de 1880.

Avec Robert Greslou, en revanche, on sent affleurer le résultat d'une expérience plus humaine et, pour tout dire, plus de réalité. Ce n'est pas seulement un quelconque jeune homme de cette génération à qui Paul Bourget a dédié *Le Disciple*. L'auteur l'a jadis connu, coudoyé ; il le retrouve à la Sorbonne, à l'École de Médecine, dans ces allées du Luxembourg où

lui-même, vingt ans plus tôt, menait, en compagnie d'Anatole France, de Bouchor et d'autres, ces conversations qui ne visaient à rien moins qu'à expliquer l'univers et l'homme. Cet enfant, cet adolescent, dont nous suivons le développement, d'étape en étape, et presque d'année en année, au long de cette scrupuleuse confession, ce n'est pas une création de l'esprit, je ne sais quel fantôme idéologique. Il est fait de chair et d'os, — comme nous. Son sang charrie une lourde hérédité ; ses nerfs vibrent à toutes les influences du milieu et du temps. Sa famille, sa ville natale, le lycée où il a étudié, l'ont façonné tour à tour et chacun à sa manière. Mais plus que les paysages et plus que les hommes, les livres — ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, Shakespeare et Walter Scott, Georges Sand et Musset, Hugo et Lamartine, et Benjamin Constant, et Renan, et Beyle, et surtout les philosophes, Kant et Shopenhauer, Lotze et Fehner, Helmholtz et Wundt, Sixte enfin, Adrien Sixte, le Spinoza moderne.

Écoutez-le :

« Non, Monsieur, vous ne savez pas ce que vous êtes pour nous, ni ce que nous éprouvons à lire vos livres... Vous êtes celui qui accepte toute la vérité, celui en qui l'on peut croire... Tenez ! dans votre *Théorie des Passions*, l'analyse de l'amour, mais c'est notre bréviaire à tous... Au lycée, on défend le livre. Je l'avais chez moi, et deux de mes camarades venaient copier ces chapitres, à la maison, les jours de sortie... »

Ce garçon « d'environ vingt ans, avec de beaux yeux noirs vifs et mobiles, qui éclairent un visage

un peu trop pâle », avec sa curiosité inlassable, avec sa sensibilité frémissante, on devine qu'il eût, sans effort, sans artifice, attiré et retenu l'attention de Charlotte. La dignité de son existence, son ardeur à l'étude, ses nobles ambitions — « je travaille à un grand ouvrage sur les variations de la personnalité » — tout enfin, chez lui, était de nature à conquérir la jeune fille, contrainte, dans le milieu où elle vivait, entre un père neurasthénique et une mère résignée, à se réfugier en elle-même, au plus profond de ses rêveries intérieures, dans une espèce de sanctuaire inviolé.

Mais la science est là, qui le guette comme une tentation, — le culte de la science plutôt, un culte féroce, inhumain. Enregistrons cet aveu passionné :

« Je peux [à certains moments] me plaindre moi-même, au lieu de me faire horreur, comme cela m'arrive, lorsque je me rappelle ce que j'ai pensé alors, cette froide résolution caressée dans mon esprit, consignée dans mes cahiers, vérifiée, hélas ! dans les événements, la résolution de séduire cette enfant sans l'aimer, par pure curiosité de psychologue, pour le plaisir d'agir, de manier une âme vivante, moi aussi, d'y contempler à même et directement ce mécanisme des passions jusque-là étudié dans les livres, pour la vanité d'enrichir mon intelligence d'une expérience nouvelle. »

Si fervent que soit, chez Greslou, le culte de la science, il n'étouffe pas, il ne saurait étouffer, à certaines heures du moins, les protestations de la conscience.

« Lorsque les scrupules s'éveillaient trop vivement,

et qu'une voix intérieure me disait : « Et Charlotte ? As-tu le droit de la traiter en simple objet de ton expérience ? » Je prenais mon Spinoza, et j'y lisais le théorème où il est écrit que notre droit a pour limite notre puissance. Je prenais votre *Théorie des Passions*, et j'y étudiais vos phrases sur le duel des sexes dans l'amour. — C'est la loi du monde, raisonnais-je, que toute existence soit une conquête, exécutée et maintenue par le plus fort au détriment du plus faible. Cela est vrai de l'univers moral comme de l'univers physique. Il y a des âmes de proie, comme il y a des loups, des chats-pards et des éperviers... Cette formule me paraissait forte, neuve et juste ; je me l'expliquais et je me répétais : « Je suis une âme de proie, une âme de proie... »

On sait le reste, et qu'accusé à tort d'avoir empoisonné M^{lle} de Jussat, il préfère encourir une injuste condamnation que de déshonorer celle qu'il a sacrifiée à son culte de la science, à son désir aussi. Personnage étrange, en vérité, chez qui l'ingénuité s'allie au calcul, et la pitié, à la joie cruelle d'expérimenter. Ce qui semble pourtant dominer, chez lui, à côté d'une hérédité malsaine, c'est l'orgueil, c'est le désir éperdu d'égaliser son maître, sinon même de le surpasser. Mais, en dépit, ou à raison même de cette complexité, personnage vivant où viennent aboutir, à une heure pathétique de notre évolution intellectuelle et morale, en France, des courants contradictoires, le culte persistant des vérités séculaires et l'idolâtrie de la science, à qui l'on demande le secret de tous les mystères.

« Ses personnages, écrivait Brunetière, beaucoup

moins simples — et plus vrais, comme tels — sont cependant moins réels que ceux de M. Daudet, par exemple, ou de M. Zola, qui ne « se tiennent » pas, mais qui sont, mais qui vivent, je ne sais comment. » La distinction est bien un peu subtile. Greslou, comme aussi bien Sixte, ne sont pas simples. Ils ne sauraient l'être, à raison de leur culture. Est-il exact, comme l'ajoute Brunetière, que, s'ils sont vrais à proportion de leur complexité, ils ne sont pas aussi réels que les héros de Daudet ou de Zola ? N'oublions pas que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. La remarque date de quelques siècles déjà. Certes, ceux, hommes ou femmes, que met en scène Zola ou Daudet, sont évidemment plus simples qu'un Greslou ou qu'un Sixte. Sont-ils plus réels ? Il est permis d'en douter. Disons, si l'on veut, qu'ils sont plus vivants, plus vibrants, entraînés dans le jeu d'une action plus trépidante. C'est sans doute la forme analytique du roman, cette longue et minutieuse confession et qui fait penser à une planche d'anatomie morale, qui dégage cette impression un peu froide de laboratoire, de dissection, — ou de vivisection, — l'impression en un mot que l'auteur travaille sur de la matière inerte.

Mais il suffit, dans la partie dramatique du récit, de les voir, l'un et l'autre, Sixte et Greslou, saisis par les événements, pour éprouver, autant que leur complexité, ou leur complication, leur réalité humaine.

CHAPITRE XI

LES ÉDITIONS DU *DISCIPLE*

La présente étude n'aurait pas atteint son objet, si le lecteur ne suivait *Le Disciple* dans son succès. Habent sua fata libelli... Les livres ont leur destin. Celui du roman qui nous occupe est assez glorieux pour que nous en marquions les progrès, — ou les étapes.

On peut ramener à trois dates essentielles le développement du succès du *Disciple*. 1889, qui est celle où le roman parut chez Lemerre. 1901, qui le vit entrer dans le fonds de la maison Plon et Nourrit, sous la double forme de l'édition courante et de l'édition des Œuvres complètes. 1911, qui l'inscrivit dans la grande collection, dite Nelson.

Il ne sera peut-être pas inutile de suivre l'histoire du *Disciple* à travers ces éditions successives.

L'édition originale et surtout, de cette édition, la *princeps* est à peu près introuvable aujourd'hui, sauf dans les bibliothèques publiques et dans certaines bibliothèques privées, d'ailleurs assez rares. La *princeps* notamment fait prime sur le marché de la bibliophilie. Nous avons le plaisir de la possé-

der en bon état. C'est, sous la couverture jaune pâle, avec le fameux homme nu à la bêche, — la firme illustrée par les poètes du Parnasse — un volume in-18 jésus, en caractères elzévir, imprimé sur papier vélin, d'un tirage élégant et discret. La préface est en italiques, comme dans les éditions Plon et Nelson.

On devine qu'un roman, même de la qualité du *Disciple*, n'était pas à sa place chez Lemerre. Sans doute, Bourget y avait publié, après ses *Essais* et ses *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, qui sont, je le rappelle, de 1883 et de 1885, ses premiers romans qui, d'année en année, affirment son talent de psychologue, — *Cruelle énigme*, en 1885 ; *Un crime d'amour*, en 1886 ; *André Cornélis*, en 1887 ; *Mensonges*, en 1888. Mais la place était aux poètes, qui avaient en quelque sorte pris possession de la maison et y donnaient le ton. Quelques dates marquent de façon évidente la suprématie, dans la maison, des vers sur la prose. Leconte de Lisle y avait donné, en 1884, ses *Poèmes tragiques*. Sully-Prud'homme, en 1875, ses *Vaines Tendresses* ; en 1878, *la Justice* ; en 1888, *le Bonheur*. Coppée, en 1866, son *Reliquaire* ; en 1868, ses *Intimités* ; en 1869, son *Pas-sant* ; en 1872, *les Humbles* ; en 1879, son recueil de *Poésies*. Autour des chefs de chœur, la troupe des poètes secondaires, — les « poetæ minores » du Parnasse — confiaient à l'éditeur Lemerre leurs premiers vers : c'est ce que fit Bourget, qui publia, dans cette maison, de 1876 à 1882, trois recueils de poèmes : *La Vie inquiète*, *Edel*, *les Aveux*. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que le romancier, ayant enfin trouvé sa voie, après quels tâtonnements, on l'a vu,

en même temps qu'il optait résolument pour le roman d'analyse, où il s'était révélé maître, choisît, pour assurer la diffusion d'une œuvre qu'il pressentait abondante ou qu'il voulait telle, une maison d'édition, où le roman occupait une place de choix.

C'est en 1899, juste dix ans après la publication du *Disciple*, que Paul Bourget confiait à la firme des Plon et Nourrit le soin de répandre son œuvre romanesque, qui s'était enrichie, à cette date, d'œuvres maîtresses comme *La Terre promise* et *l'Étape*. C'est en 1901 que *Le Disciple* paraissait, d'une part, dans le cadre des publications ordinaires, et, d'autre part, dans celui d'une édition qui se proposait d'embrasser les « œuvres complètes » de l'auteur et qui portait, sous le titre de chacun des volumes, la mention : édition définitive.

A cette date, la réputation de Bourget est consacrée. Il a été élu à l'Académie Française, en 1894. Sa notoriété s'étend, par-delà l'Océan, dans les Amériques, principalement celle du Nord, où il a porté sa curiosité et d'où il a rapporté un volume d'impressions : *Outre-Mer*. Il possède, ici et là, à peu près sans conteste la clientèle des gens du monde, des femmes et des jeunes gens. Il reprend ses œuvres déjà publiées, en revoit soigneusement le texte et parfois le corrige. M. Victor Giraud, dans une note précieuse de son excellente étude ¹, a groupé ces corrections sous trois chefs : « corrections de style, corrections doctrinales et corrections... de chasteté, comme disait spirituellement Lamartine en parlant

1. V. Giraud, *Les Maîtres de l'Heure*, p. 247, n. 2.

de la chute d'un ange. » A la vérité, en ce qui concerne *Le Disciple*, la comparaison entre le texte primitif et le texte définitif n'offre pas de remarques à noter. Telle avait été, lors de la rédaction, la poussée de l'élan intérieur, chez l'écrivain, et telle l'emprise du sujet sur son esprit, sur son imagination, qu'à distance il ne crut pas devoir modifier, si légèrement que ce fût, la forme première. En particulier, les scènes un peu délicates où la puberté de l'adolescent traversait les premières crises, Bourget n'a pas cru, même par égard pour une clientèle qu'il savait bien pensante, dans l'ensemble, et, à ce titre, un peu sourcilleuse, en devoir altérer la sobre violence.

Le volume se présente, dans l'une et l'autre édition, sous sa couverture jaune, dans le format in-18, en 295 pages. Ici également, la célèbre préface, imprimée en caractères italiques, se détache nettement sur le texte lui-même, ainsi qu'un avertissement et un commentaire. A distance, le ton s'en accuse, comme j'ai dit plus haut, passionné, quelquefois emphatique, voire déclamatoire.

C'est en 1911 que *Le Disciple* parut dans la collection Nelson. Publiée sous la direction de Charles Sarolea, directeur de la section française à l'Université d'Edimbourg, la collection a revêtu, dès l'origine, un caractère de diffusion, en quelque sorte internationale. Le roman de Bourget se présentait sous le numéro 14, parmi les tout premiers ouvrages français sur lesquels s'était porté le choix des éditeurs, — avec Balzac, Daudet, E. M. de Vogué, Henry Bordeaux. Bourget ne devait donner, dans la suite, à cette collection que ses *Voyageuses*, qui figure au

catalogue sous le numéro 149, et son *Emigré*, qui y figure sous le numéro 265.

Le *Disciple* était présenté en des pages ardentes, dont on a lu plus haut quelques pages, par un critique dont la réputation n'est pas, à notre avis, égale au talent ni à l'activité qu'il a généreusement dépensés au service des lettres, — Téodor de Wyzewa. Cette introduction, qui occupe les pages 5 à 15, est un témoignage fervent en même temps qu'une page d'histoire littéraire.

Ce petit volume, de format commode, — un petit in-16 élégant, imprimé en caractères lisibles sur papier de luxe, avec des illustrations hors texte, d'un prix très abordable, puisqu'à cette date il se payait trois francs — ne contribua point peu à répandre, en France et à l'étranger, dans un cercle plus large que celui où l'avaient portée successivement l'édition Lemerre, puis l'édition Plon, la fable du *Disciple* et les problèmes angoissants qu'elle pose devant l'intelligence et devant la conscience. Édition de vulgarisation, au meilleur sens du mot, tant par la modicité du prix que par la forme maniable qui lui était donnée, répandue à profusion aux vitrines des librairies ou à l'étalage des bibliothèques dans les gares, elle a vraiment achevé de conquérir à l'histoire malheureuse de Robert Greslou et de Charlotte de Jussat non seulement le grand public des lettrés ou des philosophes, mais la foule de ceux qui aiment lire, pour le plaisir de lire, sans préoccupation de la thèse, d'un cœur simplement sensible aux aventures romanesques. Beaucoup — gens du peuple, petits employés, ouvriers et ouvrières qui n'auraient vrai-

semblablement jamais lu l'édition Plon, parce qu'elle s'adresse à un public bourgeois, encore moins l'édition Lemerre, aujourd'hui presque introuvable et d'ailleurs liée, par son origine même, au mouvement un peu ésotérique du Parnasse, beaucoup l'ont lu, au hasard d'une rencontre, en chemin de fer, à la bibliothèque du cercle d'études, du syndicat.

C'est ainsi qu'au témoignage de Robert Garric, dans *Belleville*, scènes de la vie populaire, dans la bibliothèque de la rue Fessart, — une bibliothèque de quartier, libéralement ouverte à tout venant, pourvu qu'il justifie de sa résidence à Belleville —, on trouve, au catalogue et sur les rayons, parmi d'autres écrivains contemporains, Anatole France, Romain Rolland, Édouard Estaunié, par exemple, Paul Bourget « dont on lit surtout *Le démon de Midi*, *Le sens de la Mort*, *Le Disciple* (on l'a en trois exemplaires). » ¹

Entre temps, le même roman se diffusait sous la forme de morceaux choisis, qui orientent la curiosité du lecteur occasionnel vers le texte intégral.

On en chercherait en vain des pages, analyse psychologique ou récits, dans les *Extraits choisis* que publia, en 1894, chez Ginn, à Boston, M. Van Daell. Il n'y a, dans ces Extraits, que des fragments des *Essais de psychologie*, des *Poésies*, des *Voyages*, des *Nouvelles*. Cette absence s'explique par le fait qu'en 1894, le roman n'a pas encore atteint, dans l'opinion publique, en France et, à plus forte raison, à l'étranger, en Amérique moins qu'ailleurs, ce degré de maturation où s'avère, sinon le chef-d'œuvre, du

1. R. Garric, *Belleville*, p. 144.

moins l'œuvre maîtresse, durable et, à ce titre, digne de retenir l'attention. D'autre part, il n'est pas téméraire de penser que cette planche d'anatomie morale, cette étude d'autobiographie poussée jusqu'à la minutie, n'était pas de nature à intéresser le public américain, moins sensible que nous ne sommes, en France, par notre tradition littéraire, à cette sorte d'analyse psychologique.

Par contre, en 1910, la librairie Armand Colin introduisait, dans sa collection des *Pages choisies des Écrivains contemporains*, un volume consacré à Paul Bourget. Les textes avaient été choisis, groupés et présentés par M. Gustave Toudouze. Cette fois, une place était faite au *Disciple*. A cette date, et en France, il n'était plus possible de laisser de côté une œuvre aussi considérable, aussi représentative de l'esprit français, à un moment de son histoire. Le seul passage qui ait pris place dans ces *Pages choisies*, était emprunté au chapitre IV, intitulé : *Confession d'un jeune homme d'aujourd'hui*, et, dans ce chapitre, au paragraphe 1^{er}, qui porte en suscription : *Mes hérédités*. Il s'agit, on s'en souvient, des influences qui ont enveloppé Robert Greslou, au foyer, du fait de son père et de sa mère, au titre strictement limité de la famille, — avant que se produisît sur lui l'influence du milieu, notamment celle du lycée.

Ces vingt-cinq pages d'introspection personnelle, où la curiosité de soi-même, de ce qu'il doit au sang, à la race, se double et s'anime, chez Greslou, d'une passion contenue, il n'est pas téméraire de supposer qu'elles ont communiqué à plus d'un lecteur, adolescent ou adulte, le désir de connaître le texte intégral

et, dans ses moindres détails, la douloureuse histoire du *Disciple*. Songez que ces *Pages choisies* avaient leur place dans la bibliothèques des lycées et collèges, dans les bibliothèques de quartier, et qu'elles ont contribué, pour leur part, à répandre, par le canal de ce fragment d'autobiographie ou de confession, la curiosité d'un livre, qui allait bientôt, comme on l'a vu, — en 1911, — trouver dans la collection Nelson, un moyen de diffusion à peu près illimité.

La carrière du *Disciple* s'est poursuivie par une édition de luxe réalisée en 1925. *La collection française* a mis en vente, au mois d'avril de cette année-là, une édition illustrée par A. Fournier. C'est, dans le format 20×15 , sur papier de luxe, avec quarante-six illustrations, un tirage limité pour amateurs et bibliophiles, — exactement 1.021 exemplaires. L'édition brochée a été rapidement épuisée. L'édition reliée, — reliure demi-chagrin, tête dorée, dos et couverture rempliés, conservés — ne l'est pas encore, à l'heure où nous écrivons. Il est vrai d'ajouter qu'elle n'est point à la portée de toutes les bourses. Du moins, consacre-t-elle, par les sacrifices que consent l'éditeur et par les risques auxquels il s'expose, la réputation de l'ouvrage, qui a successivement franchi la réputation d'austérité philosophique ou d'académisme littéraire, pour atteindre, cette fois sans réserve, toutes les parties du public, en France.

A l'heure actuelle *Le Disciple* a sa place marquée parmi les chefs-d'œuvre, — ou, si l'on préfère, parmi les œuvres maîtresses de la littérature contemporaine. Ce n'est point, sous notre plume, remarque

de critique littéraire : la qualité du *Disciple* n'est pas en question. La présente étude qui se proposait d'établir, du point de vue de l'histoire littéraire, la vie du roman de Bourget, ne peut se dispenser d'enregistrer cette constatation, qui marque le point ultime de la vie de l'œuvre, au regard de l'opinion publique.

CHAPITRE XII

PSYCHOLOGIE ET MORALE

Ce n'est point une flatterie à l'adresse du romancier, ni une clause de style, comme on dit au Palais, que de conclure, après ce qu'on a lu aux chapitres précédents, que *Le Disciple* est une œuvre dans toute l'acception du terme, et qu'à ce titre il occupe, dans l'histoire littéraire du XIX^e siècle, une place éminente, — sur le plan de l'*Adolphe*, de Benjamin Constant, ou de *Dominique*, de Fromentin.

Est-ce le chef-d'œuvre de Paul Bourget ? Je ne sais, pour ma part. M. Victor Giraud, à qui nous devons une étude documentée, intelligente et suggestive, n'hésite pas à donner la préférence à *l'Etape*. Ne contestons pas : ces sortes de disputes sont assez vaines, et l'historien de la littérature a mieux à faire, selon moi, que de distribuer des rangs — comme au Concours Général. Il doit juger l'œuvre en elle-même et selon l'influence qu'elle a exercée, d'abord sur les contemporains, puis sur les générations suivantes.

Or, à ce double point de vue, *Le Disciple* a marqué sa trace dans notre littérature.

Littérairement, il constitue une réussite. Brunetière, au lendemain de la publication, le déclarait sans ambages : « L'observation philosophique, la liaison des effets et des causes, des commencements et des suites, la description des « états d'âme », la lente et l'insensible modification de ces états sous l'influence du dehors, voilà son domaine [à M. Bourget], voilà ce qui fait l'intérêt du *Disciple*. »¹

Là-dessus toute la critique contemporaine s'est trouvée d'accord, quelque opinion qu'elle professât, d'ailleurs, sur les problèmes de métaphysique ou de morale soulevés par le roman. La critique d'aujourd'hui n'a pas rapporté le jugement d'il y a trente ans ; et ceux-là même qui, comme F. Jean-Desthieux, en discutent le plus âprement la donnée, ou la thèse, consentent, sans hésitation, à déclarer que *Le Disciple* est un livre « historique », un livre qui a marqué une date dans l'histoire des lettres, en particulier dans l'histoire du roman.

Au terme de notre enquête, peut-être n'est-il pas inutile, ni au surplus malaisé d'essayer de déterminer, plus précisément qu'on ne le fait dans les manuels où *Le Disciple* est signalé à la fois comme un événement et comme une date, ce qui constitue la nouveauté de ce roman, non seulement par rapport aux œuvres antérieures de Paul Bourget, mais par rapport à ce qui s'écrivait autour de lui.

Il semble bien que ce qui caractérise *Le Disciple*, c'est l'invasion des préoccupations morales dans l'œuvre d'un écrivain, qui jusque-là ne s'était pro-

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 127.

posé que d'analyser l'âme de ses contemporains. Et c'est en même temps le triomphe du roman psychologique sur le roman purement romanesque et surtout sur le roman de mœurs.

Sur le dessein psychologique de Paul Bourget, quand il s'adonna au roman, nous possédons son propre aveu : « De même que j'avais aperçu [dans les *Essais* et les *Nouveaux Essais*] par-delà les livres des sentiments vivants, par-dessous des sentiments j'apercevais des âmes vivantes, et le roman m'apparaissait comme la forme d'art la plus capable de les peindre. Quel roman ? A l'époque dont je parle., l'école des écrivains de mœurs, issue de Balzac par Flaubert, avait, en France, à peu près écarté de ce genre toute étude des phénomènes intérieurs. Or, c'était justement vers la description de ces phénomènes que je me sentais attiré. Peut-être y avait-il quelque courage à reprendre cette tradition du roman d'analyse en plein triomphe du roman de mœurs et quand les maîtres de cette dernière école déployaient une supériorité de talent incomparable...

« C'est au mois de mai de l'année 1883, et dans une petite chambre d'Oxford, tout près du vieux collège de Worcester, hanté par l'ombre de Thomas de Quincy, que je commençai d'écrire mon premier roman, *l'Irréparable*, avec la même plume qui venait d'achever la préface des *Essais*. » ¹

C'est dans cet esprit qu'ont été conçus alors et réalisés, *Cruelle énigme* (1885), *Un crime d'amour* (1886), *André Cornélis* (1887), *Mensonges* (1888).

1. Lettre autobiographique, pp. 11-13.

Mais il apparaît aussitôt que *Le Disciple* marque une orientation nouvelle et, pour tout dire, un renouvellement dans la manière, peut-être même dans le talent de l'écrivain.

Bourget avait écrit quelque part dans les *Essais* :

« Le moraliste est très voisin du psychologue par l'objet de son étude, car l'un et l'autre est curieux d'atteindre les arrière-fonds de l'âme et veut connaître les mobiles des actions des hommes. Mais au psychologue cette connaissance suffit. Cette connaissance a sa fin en elle-même... Il voit la naissance des idées, leur développement, leur combinaison, les impressions des sens aboutir à des émotions et à des raisonnements, les états de conscience toujours en voie de se faire et de se défaire, une compliquée et changeante végétation de l'esprit et du cœur. Vainement le moraliste déclare certains de ces états de conscience criminels, certaines de ces complications méprisables, certains de ces changements haïssables. A peine si le psychologue entend ce que signifie ou crime, ou mépris, ou indignation... Même il se complait à la description des états dangereux de l'âme qui révoltent le moraliste ; il se délecte à comprendre les actions scélérates, si ces actions révèlent une nature énergique et si le travail profond qu'ils manifestent lui paraît singulier. En un mot, le psychologue analyse pour analyser, et le moraliste analyse afin de juger. »

Or, à quoi se ramène, en son fond, *Le Disciple*, sinon à un problème angoissant de moralité ? Un philosophe, comme au surplus un artiste, a-t-il le droit de se désintéresser des conséquences pratiques qu'un disciple tire de son enseignement ou de ses œuvres ?

La doctrine du « vrai pour le vrai » peut-elle être invoquée là, comme on invoque ici la doctrine de « l'art pour l'art » ? En un mot, la vie n'est-elle pas autre chose et mieux qu'un jeu, — jeu des formes littéraires ou plastiques, chez l'artiste ; jeu des idées chez le philosophe ?

On sait comment, dans *Le Disciple*, Paul Bourget répond à ces questions. Il dénonce la responsabilité de l'écrivain, du philosophe. Il réintègre hardiment la notion de moralité dans l'œuvre de l'artiste et dans l'enseignement du philosophe.

Quelles protestations a soulevées cette réponse, on l'a vu plus haut, et il est superflu d'y revenir. Mieux vaut indiquer qu'elle va désormais « informer » l'œuvre tout entière — nouvelles, romans, drames — de notre auteur. Elle l'oriente vers ce que, dans son œuvre postérieure, nous appelons la thèse, et vers ce qu'il appelle, lui, « l'apologétique expérimentale ».

Car c'est un fait, à partir du *Disciple*, avec *l'Etape*, avec *Un divorce*, avec *Le Démon de Midi*, le roman est désormais, chez Bourget, au service, sinon d'une thèse, puisqu'il récusé le mot, et surtout le point de vue, au moins d'une idée, d'une certaine façon de penser et de sentir, qui l'amène « à établir qu'étant donné une série d'observations sur la vie humaine, tout, dans ces observations, s'est passé comme si le christianisme était la vérité ».

Sans doute, Paul Bourget conteste que cette orientation date de la publication du *Disciple*. Préfaçant, en 1899, le premier tome de l'édition définitive de ses *Œuvres complètes*, il écrivait :

« J'ai vu des appréciateurs, ceux-ci bienveillants, ceux-là malveillants, opposer *Cruelle énigme* à *Cosmopolis*, *Un crime d'amour* à *Terre promise*, les *Essais de psychologie* à *Outre-Mer* et prononcer à mon sujet le mot de conversion. Ce mot ne me ferait pas peur, car j'estime que la volte-face d'un esprit qui, sous la leçon de la vie, reconnaît son erreur première, est un des plus beaux spectacles qui soit... Mais tel n'est pas mon cas particulier. On se convertit d'une négation ; on ne se convertit pas d'une attitude purement expectative... Il me serait aisé de montrer que, s'il y a développement dans ma pensée, il n'y a pas eu contradiction, et que l'avant-dernier chapitre d'*Un Crime d'Amour*, l'épilogue de *Mensonges*, vingt passages de *la Physiologie*, les dernières pages du *Disciple*, celles sur la confession et le péché dans *Cruelle énigme* se raccordaient déjà entièrement à ce que j'ai appelé depuis l'apologétique expérimentale. »

Laissons, bien entendu, de côté ce qui touche à la vie intérieure du romancier : c'est un domaine sacré, où la discrétion autant que le respect interdit au critique de s'aventurer. Mais il demeure permis de scruter jusqu'à quel point l'idée chrétienne, ou plus précisément catholique occupe les ouvrages qu'il a depuis soumis au public.

Le jugement rétrospectif qu'on vient de lire ne marque pas suffisamment, à mon avis, l'orientation nouvelle de son talent, à partir du *Disciple*. Que le souci du problème religieux ne l'ait jamais abandonné ni dans *Mensonges*, ni dans *La Physiologie de l'Amour moderne*, il se peut, encore qu'à la lecture il n'y paraisse guère. Mais ce qu'on veut dire ici, c'est qu'avec

Le Disciple l'intention apologétique — puisque, de l'aveu du romancier, il y a apologie — cette intention, peut-être latente jusque-là, ou incertaine de soi, s'affirme désormais assez nettement pour que Taine, comme on l'a vu, l'ait noté et en ait dit son sentiment à Bourget. Avant *Le Disciple*, romans et nouvelles sont exclusivement psychologiques — curiosité et analyse d'états d'âme. A partir du *Disciple*, les uns et les autres porteront, chaque jour davantage, la trace de préoccupations morales — j'entends, d'un certain idéal politique, social, religieux, qui s'affirmera jusqu'à la brutalité dans *l'Etape*, dans *Un divorce*, dans le *Démon de Midi*, et au service duquel l'auteur met résolûment la fable, ou le récit.

Cependant, faisant écho à sa voix, d'autres livres paraissent, ou vont paraître, coup sur coup, dans les années qui suivent immédiatement. Taine est sur le point de publier ses retentissants articles sur l'Eglise. E. M. de Vogué donne ses *Remarques sur l'Exposition du Centenaire* ; Emile Faguet, son *Dix-huitième siècle* ; Edouard Rod médite *Les Idées Morales du Temps présent* ; M. Gustave Lanson écrit son *Bossuet* ; M. Paul Desjardins, son *Devoir présent*. De ces livres, apparemment divers par le sujet qu'ils traitent, se dégage une manière d'inspiration générale, un esprit commun, ce que Spuller appellera, du haut de la tribune, « l'esprit nouveau », — entendez, le sentiment, nouveau à cette heure, ou, si l'on préfère, renouvelé, de la complexité de la vie, de son sérieux, de sa gravité, de la place qu'y occupe le mystère, et, par voie de conséquence, du respect qui se doit, en privé et en public, de la part de l'individu et de la part de

l'État, au sentiment religieux, à l'institution ecclésiastique elle-même, disons le mot, au christianisme et, plus précisément encore, au catholicisme.

C'est dans ce milieu, au point d'intersection, si je puis dire, de deux aspects de notre vie morale, en France, qu'il faut replacer *Le Disciple*, pour en mesurer l'originalité et la force d'expansion, — toute la nouveauté et toute la contagion.

CHAPITRE XIII

LA LIGNÉE DU *DISCIPLE*

Si *Le Disciple* marque, dans l'évolution de la pensée et du talent de Paul Bourget, une heure décisive et comme une orientation nouvelle, peut-on dire que, dans les quarante années qui ont suivi, — de 1890 à nos jours, en somme — le livre ait fait école ? qu'il ait suscité à l'auteur une postérité littéraire ? et qu'on puisse enfin, de ce roman à tels ou tels autres qu'on pourrait citer, établir un lien de parenté, une filiation ?

Il est toujours assez téméraire de déterminer, je ne dis pas les influences, mais la profondeur et, par tant, l'efficacité des influences en matière d'histoire littéraire. A l'ordinaire, l'écrivain, dans la période d'initiation ou d'incubation, lit beaucoup, un peu au hasard. Il subit, de ce chef, des impressions multiples. Tantôt, il les subit ; tantôt il réagit. Puis, l'heure vient où, prenant conscience de son talent, il échappe à l'ambiance dans laquelle il avait jusque là vécu. C'est l'heure de la production personnelle. Jusqu'à quel point s'est-il libéré des procédés et, à plus forte raison, de l'esprit de ses auteurs préférés ? Qu'en subsiste-t-il

à cette heure ? Et, dans ce qu'il en subsiste, qu'y a-t-il d'inconsciemment subi ou de délibérément adopté ?

On ne peut dire, en vérité, ni écrire à la lettre que Bourget ait exercé sur la génération qui a assisté au magnifique développement de son œuvre une influence proprement littéraire. Les jeunes se sont passionnés pour Pierre Loti, pour Maurice Barrès, pour Anatole France, parce que, chez ces trois écrivains, la forme dégage une espèce de sortilège et que l'imagination s'y laisse séduire. Chez Bourget, en revanche, ce qui domine, c'est moins l'expression personnelle d'un tempérament, — d'une manière de voir et surtout de sentir — que l'affirmation d'une pensée, d'une doctrine, d'une vue générale sur l'homme et sur le monde. Il est moins artiste que philosophe. Il séduit moins qu'il ne fait, à sa suite, réfléchir. L'influence qu'il exerce, — dans un livre comme *Le Disciple* — ne peut s'exercer que sur un esprit cultivé, que sur une imagination pliée à la méditation des grands problèmes.

Tout au plus rattacherait-on à l'influence littéraire de Bourget l'œuvre, abondante, inégale, de M. Henry Bordeaux. Avec une culture moins étendue, avec un sentiment moins vif, moins passionné de ce qu'il y a de tragique au fond de toute doctrine, l'auteur des *Roquevillard* et de *La Croisée des chemins* a repris la formule de Bourget et en a donné une réalisation qui ne fait pas oublier les drames de famille, où se complait le moraliste du *Disciple* et de *L'Etape*. Et si M. Henry Bordeaux a suscité, à son tour, quelques imitateurs chez qui s'affirme surtout le souci de défendre les idées traditionnelles, l'Église, la patrie, la

famille, ce n'est point à proprement parler, pour Paul Bourget, une postérité littéraire.

En revanche, son nom et ses œuvres — en particulier le roman qui nous occupe ici — restent attachés à la renaissance du roman d'analyse, qui avait tenu une belle place dans notre histoire littéraire. Ici, l'influence, si elle ne peut se traduire par une énumération de livres et d'auteurs, n'en est pas moins indiscutable. C'est à ce titre surtout que *Le Disciple* est à la fois une date et un événement. Il a renoué, par-delà le *Dominique*, de Fromentin et l'*Adolphe*, de Benjamin Constant, la tradition admirable de *La Princesse de Clèves*, — du roman où l'auteur se penche, soit sur son âme, soit sur l'âme d'autrui, pour en surprendre les secrets les plus intimes, les plus cachés.

Jules Lemaître en faisait la remarque, quelques années après, à l'occasion de deux romans, *Mademoiselle Jauffre*, de Marcel Prévost, et *Jours d'épreuve*, de Paul Marguerite.

« Je me sens moi-même, après des lectures comme celles-là, — commencées avec ennui, achevées avec émotion, — tout plein de confiance et tout prêt à me laisser consoler de la vie. Je suis tenté de ne plus croire ceux qui parlent de décadence et qui nous montrent la jeunesse d'aujourd'hui tristement ballottée du naturalisme au dilettantisme. Et, de grâce, ne nous accablez pas tant sous les romans russes. Voilà des livres qui respirent, je vous assure, l'humanité et la pitié... J'ai souvent affecté de dire, agacé par certaines présomptions ou naïvetés trop fortes, que nous n'avons rien inventé, et je ne m'en dédis pas. Et pourtant j'ai aujourd'hui cette impression

qu'à aucune époque de notre littérature, il ne s'est trouvé, dans des livres d'écrivains encore jeunes, tant de sérieux, d'intelligence, de sagesse, d'observation curieuse, une science déjà si avancée de la vie et des hommes et tant de compassion, une vue si sereine et si indulgente de la destinée. ¹ »

Peut-être est-ce le moment de rappeler en quels termes, dans la préface du *Disciple*, l'auteur invitait ses cadets à prendre la vie au sérieux, et, pour ce faire, à se pencher sur soi-même et sur autrui. Ce qui est, au surplus, tout le secret, comme aussi l'objet propre du roman d'analyse.

Ce dernier avait, à la vérité, une assez mauvaise presse, et Bourget a pu, sans forfanterie, déclarer qu'il lui avait fallu, en présence des succès éclatants du roman naturaliste, — des romans de Zola, en particulier — bien du courage, celui de la jeunesse et du talent, pour entreprendre d'appliquer au secret des âmes les minutieuses enquêtes qui ne portaient, à cette date, que sur la vie extérieure des individus. Le lecteur, aux environs de 1880, ne paraît sensible qu'au détail matériel, qu'à la description colorée, qu'au mouvement grouillant des foules. Il ne se soucie pas de ce que révèlent, par-delà les paroles et les gestes, l'humble existence d'un individu ou les agitation vaines des masses. Il baillerait d'ennui sur ces analyses, où un auteur dissèque les pensées, les sentiments, les volontés de son héros.

Parallèlement au roman naturaliste, tout en extérieur, tout en couleurs, tout en mouvement, le roman

1. J. Lemaître, *Contemporains*, V, p. 34.

romanesque poursuivait triomphalement sa carrière, — avec Octave Feuillet. Ici, l'imagination se complaisait à ces situations rares, parfois exceptionnelles, où le tragique vient, non de l'individu, mais des circonstances. Un monde un peu artificiel, hommes et femmes, y menait, parmi toutes sortes de conjonctures, des destinées souvent troublées jusqu'au crime. Des passions s'agitaient, mais sans que l'auteur se souciât, et, à plus forte raison, prît la peine d'en découvrir à son lecteur les fibres secrètes, les origines lointaines, tout le mystérieux enchevêtrement. Il posait, au départ de l'intrigue, une sorte de postulat qui portait à la fois sur les êtres et sur les lieux. Auteur et lecteurs convenaient, d'un commun accord, que le jeu se développait à partir de ces données, sans que ceux-ci et celui-là voulussent s'interroger plus avant sur ce qui faisait agir les héros, bons ou mauvais, du livre.

Octave Feuillet meurt en 1890, au lendemain de la publication du *Disciple*. D'autre part, l'œuvre de Zola ne trouve plus, à cette date, auprès du public lettré l'accueil, fait d'étonnement devant ce mélange de puissance et de trivialité, qu'elle avait rencontré jusqu'alors. L'influence de Bourget va s'exercer sinon en surface, du moins en profondeur.

Elle s'exerce de deux façons.

D'une façon générale, d'abord, dans la mesure où il a contribué, précisément par la thèse du *Disciple*, autant que par la préface, à relever dans la pensée des écrivains la notion même de leur profession, — ou de leur apostolat. Nul peut-être, depuis Barbey d'Aurevilly, le vieux connétable de lettres, n'a, comme

Bourget, par son exemple et par ses écrits, réclamé pour le métier d'écrire en tel ensemble de qualités, disons mieux, de vertus intellectuelles et morales. Culture étendue et incessamment renouvelée ; sentiment profond jusqu'au scrupule des responsabilités de quiconque tient une plume ; souci toujours en haleine de demeurer en communion avec son temps, d'en connaître les préoccupations, les inquiétudes, les angoisses, d'y apporter des réponses judicieuses et des solutions véritables. J'ai, pour ma part, entendu Paul Bourget tirer quelque fierté de ce que, à l'encontre de tant d'écrivains chez nous, il s'est imposé de connaître à fond la technique du genre où il s'exerce, — roman, nouvelle, théâtre. Mais il a éprouvé à un haut degré, et il a contribué à répandre autour de lui ce qu'il faut appeler l'éthique de l'art d'écrire. Il n'a jamais perdu de vue, ni consenti à ce qu'on perdît de vue, dans le monde des lettres, que, selon le mot de Boileau,

« Le vers se sent toujours des bassesses du cœur. »

La prose aussi, quel que soit le genre où on l'emploie. Mais *Le Disciple* lui-même constituait, en outre, sinon un modèle, du moins un exemple à quiconque voudrait, par la suite, pousser l'analyse jusqu'à ses dernières profondeurs. Dieu sait si l'on a abusé, depuis lors, — comme on l'avait fait auparavant — de la forme du journal, ou de la confession. Mais les abus mêmes ne feront pas que, dans le principe, l'introspection, comme disent les philosophes de métier, ne demeure, dans le roman aussi bien que dans le mémoire proprement technique, le moyen

le plus sûr de découvrir, et aussi d'exprimer les nuances les plus subtiles, les aspirations les plus secrètes, les mouvements les plus légers de la vie intérieure. Il ne faut pas craindre de le dire, — ou de l'écrire. Le roman d'analyse aboutit presque automatiquement à la confession autobiographique, — au *je*, au *moi*, parce que c'est en définitive le seul moyen d'exprimer, dans sa complexité, la vie intérieure, avec ses élans, ses repentirs, le flux et le reflux de son activité subconsciente.

La liste serait longue à établir et à énumérer des romans où l'auteur a dû recourir à la forme de la confession. *Confession d'un jeune homme d'aujourd'hui* : portait en tête le manuscrit que M^{me} Greslou déposa entre les mains de M. Adrien Sixte. *La confession d'un amant*, de Marcel Prévost ; *Le sens de la vie*, d'Edouard Rod ; *L'élève Gilles*, d'André Lafon : je cite au hasard, non pas des générations qui se sont suivies, mais, dans la génération qui a assisté au développement de l'œuvre de Bourget, des diverses équipes qui se sont succédé.

Où l'on ne peut s'empêcher de saisir l'influence du *Disciple*, du moins au point de vue de la forme autobiographique, c'est dans l'œuvre si âprement discutée de Marcel Proust. Ce que le regretté écrivain a réuni, sous le titre général : *A la recherche du temps perdu*, d'observations, de méditations, de jugements sur autrui, de retours sur soi-même, d'analyse subtile et pénétrante touchant le milieu où il vivait, ce « moi » mobile, instable, toujours frémissant, servant à éclairer et à réfléchir son entourage, cette œuvre touffue, passionnés et passionnante,

qu'on a le droit de ne pas goûter sans réserves et que ses admirateurs ont le tort de ne pas accepter qu'on la discute ou qu'on la critique, ces douze ou quinze volumes aux titres équivoques ou poétiques sont l'illustration la plus manifeste qu'un écrivain n'arrive vraiment à explorer, à éclairer, à exprimer certains aspects fugitifs de l'âme humaine, certaines nuances de la vie intérieure que par le procédé auquel eut recours Robert Greslou pour décrire à son maître l'énigme de sa formation intellectuelle et morale, et le secret de sa misère profonde.

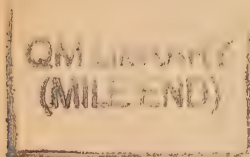


TABLE DES MATIÈRES

<i>Chapitre</i>	<i>I.</i> — Une date dans l'histoire du roman, en France	7
<i>Chapitre</i>	<i>II.</i> — Le <i>Disciple</i> dans l'œuvre de Paul Bourget	21
<i>Chapitre</i>	<i>III.</i> — La genèse du <i>Disciple</i>	35
<i>Chapitre</i>	<i>IV.</i> — L'affaire Barré-Lebiez	47
<i>Chapitre</i>	<i>V.</i> — La préface du <i>Disciple</i>	55
<i>Chapitre</i>	<i>VI.</i> — La querelle du <i>Disciple</i> : Ferdinand Brunetière et le pragmatisme	65
<i>Chapitre</i>	<i>VII.</i> — La querelle du <i>Disciple</i> : Anatole France et le scientisme...	75
<i>Chapitre</i>	<i>VIII.</i> — La riposte de la science : la psycho-physiologie.	85
<i>Chapitre</i>	<i>IX.</i> — Le témoignage de Taine	95
<i>Chapitre</i>	<i>X.</i> — Les personnages du <i>Disciple</i> ...	107
<i>Chapitre</i>	<i>XI.</i> — Les éditions du <i>Disciple</i>	119
<i>Chapitre</i>	<i>XII.</i> — Psychologie et morale	129
<i>Chapitre</i>	<i>XIII.</i> — La lignée du <i>Disciple</i>	137

*LES GRANDS ÉVÉNEMENTS
LITTÉRAIRES*

ALBERT AUTIN

LE DISCIPLE
DE
PAUL BOURGET



Société Française d'Éditions Littéraires et Techniques
12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS VI^e

EDGAR MALFÈRE, DIRECTEUR

Author Autin, A.

Class No. PQ 2199

Accession No. 10308

Library, Westfield College (University of London)
Kidderpore Avenue London NW3

Date for return



♥ KS-056-713